

# DÉTECTIVE

## Triomphe de Falcou



**Au milieu des siens, Falcou, acquitté triomphalement; Falcou, l'innocent, vide une coupe de champagne avec notre directeur, Marius Larique, qu'il vient de remercier en pleurant de joie.**

(Lire, pages 12 et 13, le pathétique récit de notre collaborateur Marcel Montarron.)

AU SOMMAIRE | Les parricides du Nord, par Luc Dornain. — Les irrégulières, par J. Guyon-Cesbron. — La démente, par Marcel Barbotte. —  
DE CE NUMÉRO | Au bord du gouffre, par Jacques Sarrat. — Le cadavre nu, par Pierre Rocher. — L'énigme de Gaspard Hauser, par Henry Bénazet.

# PARTOUT

## Foi en la justice!

EST un fâcheux signe des temps que le scepticisme des gens à l'égard de la Justice. Que de fois entend-on les victimes d'escrocs, de voleurs, de canailles de tout acabit et de toute grandeur faire un geste de lassitude quand on les incite à porter plainte, à poursuivre les coquins!

— A quoi bon répondent ces malheureux; nous perdrons notre temps et encore un peu plus d'argent...

Ainsi, dans une large mesure, le découragement des victimes contribue à l'impunité des malfaiteurs, redouble leur audace, les incite à recommencer avec d'autres ce qui leur a si bien réussi précédemment.

De cette lassitude, il faut chercher les causes; il faut aussi s'efforcer d'en combattre la contagion; la protection judiciaire ne doit pas être considérée comme une chimère; la Société en a la charge et ce serait une trahison qu'elle commettrait si elle laissait persister dans l'opinion publique les courants de désarroi moral qui se propagent si vite.

Quand on tient un fait précis, qui permet de substituer à une critique de principe, à une observation d'ordre général, un exemple concret, il faut se garder de le négliger.

Un de ces faits nous est signalé; nous nous devons de le rapporter à nos lecteurs, de le soumettre aux pouvoirs publics et plus particulièrement à M. le Garde des Sceaux, qui ne peut oublier qu'il est un avocat, par conséquent voué professionnellement à la défense des causes justes.

En 1926, une plainte était déposée à Tunis, dans une importante affaire de fraude de vins.

Le juge d'instruction, sans avoir interrogé au fond les inculpés, rendit une ordonnance de non-lieu, si mal motivée que la Chambre des mises de la Cour d'Alger, l'infirmait avec des attendus plutôt sévères et ordonna un supplément d'information.

Trois années passèrent; en fait de supplément d'information, ce fut plutôt le néant. Le dossier repartit pour la Cour d'Alger qui, manifestant dans cette affaire — il est nécessaire de le reconnaître — le plus réel souci de justice, ordonna une expertise, acte de procédure évidemment essentiel et que le juge le moins averti aurait dû décider sur le champ.

La comptabilité des inculpés fut enfin saisie, tout au moins en partie, car certains livres, des plus intéressants pour la manifestation de la vérité, restèrent introuvables.

L'expertise eut lieu. Enfin, pourrait-on penser, justice allait être rendue au plaignant, ou tout au moins un dossier définitivement au point allait être soumis aux magistrats? Erreur! Et c'est ici que l'in vraisemblable est pourtant vrai.

Le rapport de l'expert est achevé, mais l'expert refuse de le déposer, tant qu'il n'a pas été réglé de ses frais. Cette prétention se conçoit; mais

ce qui ne se conçoit pas du tout, c'est qu'on ne puisse payer l'expert, puisque le plaignant a déposé, en 1931, au greffe du tribunal de Tunis, la consignation de 3.000 francs qui lui a été réclamée. Alors, qu'attend-on pour remettre l'argent à l'expert? Nous sommes en 1933 et la consignation est toujours au greffe.

Sans qu'on ait demandé à *Détective*, de s'intéresser à ce cas particulier, notre journal est trop attaché à dénoncer les injustices, pour faire le silence sur celle-là.



Bill-le-Sauvage sera du premier contingent de forçats libérés.

### Otage...

William Carlisle, surnommé « Bill-le-Sauvage », était un des bandits les plus célèbres de la région de Wyoming, en Amérique. Sa notoriété date d'il y a une quinzaine d'années, lorsque Bill dévalisa un train de voyageurs. Cet attentat, particulièrement audacieux, marqua la fin de la carrière du bandit qui fut arrêté et condamné à une réclusion aussi longue que sévère. Cependant, les quinze ans de détention semblent avoir amendé le caractère du malfaiteur et cela grâce surtout à l'influence du Révérend Père Schellinger, aumônier de la prison.

La conduite exemplaire de Bill va lui valoir une libération avant terme, et, afin de stimuler les autorités dans la voie de l'indulgence, le Père Schellinger s'est offert comme otage, au cas où le bandit, une fois mis en liberté, reprendrait son ancienne vie criminelle.

\*\*\*

### Le meurtre de Suzy Pommier

Mystère cent pour cent, pourrait-on dire du roman policier d'Emmanuel Bove.

Partant d'une donnée extrêmement originale qui fait intervenir un auxiliaire nouveau, le cinéma, et une star troublante, Suzy Pommier, le subtil écrivain nous lance dans l'intrigue la plus audacieuse et la plus passionnante qui soit. (Emile-Paul - 12 fr.)

\*\*\*

### La chaise électrique et la poésie

Le sort de Beatrice Snipes qui doit prochainement être mère, et qui a été condamnée à mort pour avoir tué un policeman, a profondément ému les habitants de l'Etat de South Carolina où le drame s'est déroulé.

Des milliers de personnes, et un grand nombre d'associations philanthropiques ont signé une pétition implorant la grâce de la condamnée. Mais une véritable sensation a été créée par une jeune femme de l'Ar-

Au Venezuela, en Colombie, au Panama, Henri DANJOU n'a pas rencontré seulement Bougrat, idole de milliers de pauvres gens...

Il a vu aussi les forçats évadés dans les mines d'or, près des puits de pétrole, aventuriers terribles sur

## LA ROUTE DE L'ÉVASION

kansas, Daisy Daniels, qui s'est adressée aux autorités de South Carolina en offrant sa vie à la place de celle de Beatrice Snipes: « Elle a toutes les raisons pour vivre, écrit la jeune femme, et moi je n'en ai aucune!... » Et elle ajoute à sa misère des vers naïfs:

Dans les murs d'une prison  
Une femme doit mourir;  
Et, dans ses entrailles, vit  
Le don de Dieu; un enfant!  
Dieu n'a pas voulu que cette graine minuscule  
Pousse dans la nuit,  
Mais l'a plantée pour le soleil,  
Pour l'amour et la tendresse de la mère.  
Je ne crois pas que le policeman  
Aurait voulu une telle vengeance,  
Il aurait compris,  
Il aurait dit: « Pitié pour son âme! »

Un aussi vibrant appel joint à un aussi ardent élan de sacrifice a-t-il ému les autorités qui, jusqu'ici, étaient demeurées insensibles?

Toujours est-il que le gouverneur Blackwood vient de commuer la sentence de Mrs Snipes en réclusion perpétuelle. La mère vivra pour l'enfant qui va naître dans les murs d'une prison.



Beatrice Snipes, la mère qui a échappé à la peine de mort.

### Humour anglais

L'arrestation de M. Maundy Gregory, une des vedettes du monde londonien, a provoqué une vive émotion en Angleterre.

Gregory, qui est le directeur d'une revue politique et diplomatique, et qui était surnommé « l'ami des rois en exil », a été inculpé et condamné à deux mois de prison pour avoir essayé d'extorquer 12.000 livres sterling à un officier supérieur de la marine; en échange, Maundy Gregory lui avait offert de lui procurer un titre de noblesse... D'autres cas analogues, où Gregory aurait trafiqué de titres de barons et de chevaliers, furent cités au cours des débats. Cet étrange « commerce » n'était, d'ailleurs, qu'un bluff; Gregory, dont on se plaît à évoquer la vie romanesque et énigmatique, ne disposait, en effet, d'aucune influence lui permettant de « fournir » à sa clientèle les titres en question.

L'affaire Maundy Gregory fut, récemment, l'objet d'une interpellation à la Chambre des Communes. Le ministre de l'Intérieur, Sir John Gilmour, expliqua que des plaintes, déposées au Parquet, avaient amené l'arrestation du coupable.



Maundy Gregory se flattait de fréquenter la « gentry ».

A ce moment, la voix de M. Cocks, député de Broxtowe, s'éleva dans l'hémicycle:

— Ces plaintes provenaient-elles des personnes qui ont payé et qui n'ont pas obtenu de titres, ou de celles qui ont procuré les titres et n'ont pas été payées?...

De joyeux éclats de rire accueillirent cette boutade.

\*\*\*

### Armes à louer

Une nouvelle vague de crimes vient de déferler sur Londres, où cinq attentats sanglants ont été enregistrés en quelques jours. Les chefs de Scotland Yard ont décrété une offensive générale contre les bandits londoniens qui n'ont rien à envier aux gangsters de Chicago. Des raids importants seront prochainement opérés dans les quartiers de Soho, habités par la pègre étrangère, et l'East End, où se trouvent les principaux repaires des malfaiteurs.

La police recherche, notamment, une femme surnommée « la Reine », qui détient un dépôt d'armes clandestines « à louer »... A la veille de chaque attentat, les bandits se rendent à l'arsenal de « la Reine » et



Une des panoplies clandestines de l'arsenal de la « Reine ».

font le choix de leurs armes, que la patronne de l'établissement leur délivre moyennant une somme rondelette. Une fois « le travail terminé », revolvers, matraques, « coups de poing américains » sont restitués à leur propriétaire, qui perçoit, grâce à son entreprise, des bénéfices importants.

# PARTOUT

## VOILA CENT ANS

Bandits corses 1833

Les sanglants exploits des Bellacosa, du célèbre Romanetti, ou du trop moderne Spada sont peu de chose à côté des effroyables forfaits commis par les bandits qui ravagèrent la Corse de 1820 à 1833. De Bastia à Sartène, on parle encore avec effroi de Théodore Poli et de son neveu Théodore Riccardi.

A lui seul, Théodore Poli commit vingt-huit assassinats et blessa trente et un gendarmes. Il réunit un jour tous les hors-la-loi du maquis au plus épais de la forêt domaniale d'Aitone et un notaire amené tout exprès d'Ajaccio dut enregistrer, sur papier timbré, cet acte d'association passé entre les bandits:

« Tout bandit pris ou blessé aura la cervelle brûlée par l'un de nous pour lui éviter et l'échafaud et toute possibilité de nous trahir... ». Néanmoins, l'un d'entre eux fut bel et bien pris, jugé et décapité à Bastia le 11 août 1830.

Par mesure d'intimidation, la guillotine, encore teintée de sang, devait rester, huit jours durant, dressée au milieu de la place Saint-Nicolas. Mais, le lendemain, Poli et les siens s'emparèrent du bourreau qui était venu braconner, à la glu, au bord de l'étang de Biguglia.



Théodore Poli qui parvint à guillotiner le bourreau corse.

Au cours de la nuit, ils le transportèrent sur la place Saint-Nicolas.

— C'est ici que tu as mis à mort un de nos frères, lui dirent-ils; maintenant, c'est à ton tour!

Et Poli, l'ayant couché sous le couperet, lâcha le déclic, guillotinant ainsi le bourreau de Bastia.

En 1831, Poli tomba sous les balles d'un industriel qu'il rançonnait. Théodore Riccardi, son neveu, lui succéda. Il voulut dépasser la sinistre renommée de son oncle, et, après avoir perpétré une dizaine d'assassinats, le 18 mars 1833, à Canale, dans le canton de Pietra, il commit en une seule journée quatorze meurtres, jetant ainsi l'alarme dans l'île entière.

Une expédition militaire avait déjà été décidée, quand, le 22 mars 1833, Théodore Riccardi fut abattu sur la route de Strada à la Fontano, par le voltigeur Agostini Frederici.

## USINES DE RÊVE

Usines de Folie et de Mort

Comment cocaïne et héroïne passent dans le trafic illicite  
Les secrets de l'Internationale des stupéfiants  
Les gangsters de la drogue  
Profiteurs et victimes...

Tels sont les principaux chapitres du GRAND REPORTAGE DE

Marcel MONTARRON

qui commencera jeudi prochain



## MARIANNE

PUBLIE CETTE SEMAINE :

Une nouvelle policière inédite par AGATHA CHRISTIE  
Le drame de Marsdon Manor

La France est-elle en sécurité?  
par P. PAINLEVÉ

Un grand reportage de CLAUDE BLANCHARD  
Agapes Internationales

TOUS LES MERCREDIS  
16 pages illustrées  
75 c.

Abonnement (France et Colonies)  
Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

Tout nouvel abonné d'un an à MARIANNE recevra gracieusement 4 volumes et tout nouvel abonné de six mois 2 volumes de la Collection « LE CINÉMA ROMANESQUE » à choisir parmi les titres suivants : LE DROIT D'AIMER, LA GRANDE MARE, MONTE CARLO, UNE HEURE PRES DE TOI, IL EST CHARMANT, LE LIEUTENANT SOURIAUT, L'AMOUR CHANTE.

# DÉTECTIVE

ADMINISTRATION REDACTION

PARIS (VI) - 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR :

MARIUS LARIQUE

FRANCE ET COLONIES

ÉTRANGER (TARIF A)

ÉTRANGER (TARIF B)

1 an 6 mois

65 » 35 »

85 » 45 »

100 » 55 »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

# DÉTECTIVE

Roubaix (de notre envoyé spécial).

Le père Dekeukelère poussa la porte de l'estaminet, dont la clochette tinta violemment.

— Salut à tous ! dit-il d'une voix maussade, arrachant comme à regret les mots de sa gorge.

Sirotant leur « bistouille », les hommes tournèrent la tête, lentement, et répondirent :  
— Salut !

Lissant ses moustaches jaunes qui pendaient autour d'un visage couleur de terre, le vieux Dekeukelère grommela un : « Chienné de vie ! », en avalant une gorgée de café fumant, puis cligna des yeux vers la lampe jaune, attendant qu'on le provoque à parler.

Ca ne manqua pas. Un grand jeune, blond, ouvrier à la filature voisine, lança, d'une voix traînante :

— Vous v'là encore dans les idées noires, père Dekeukelère !

Le vieux, tassé contre le comptoir, le fixa de ses petits yeux gris et dit sourdement :

— Tu trouves que c'est juste, toi ? Les autres buvaient sans rien dire, connaissant la suite.

— Tu trouves que c'est juste, toi ? Avoir « œuvré » comme j'ai « œuvré », et m'esquinter encore, à mon âge ?

Les hommes hochèrent la tête, sans souffler mot. Seul, le grand gars blond hasarda :

— Tout de même, vous êtes votre maître. C'est pas comme nous.

— Mon maître ? cria le vieux dans une poussée brusque de fureur. Mon maître ? Ah ! crénon...

Le patron eut un clin d'œil vers les buveurs... Mais le vieux était lancé. Sur le zinc, il posa ses deux énormes mains noueuses et crevassées, limées par le frottement du manche de pioche. Il les posa comme deux mottes de terre dure, et dit :

— Tu les vois-t-y, celles-là ? C'est-y des mains de feignant, ou quoi ?

— Tout le monde travaille, père Dekeukelère, et vous avez maintenant votre Julien avec vous, pour vous aider.

Le vieux leur lança un coup d'œil dur :  
— Ça va ! Vous ne savez pas ce que vous dites...

Il y eut un silence. On entendait grésiller la lampe. Deux verres choqués par le patron tintèrent doucement. Le vieux, en trois gorgées, but son café. Il eut un haussement

d'épaules, traversa la salle d'un pas rapide, poussa la porte et s'enfonça dans la nuit.

Il sortit de Roubaix, dépassa les faubourgs et se trouva tout de suite dans la campagne glacée. C'était là qu'au bord de la rue des Villas-Ouvrières, dans Wasquehal, s'élevait sa ferme. Cette ferme qu'il avait fondée et soutenue de son labeur, de ses sueurs, de ses sous. Tout le monde était couché. Des abois de chiens perçaient la nuit glacée du Nord. Le vieux les écouta, puis, lourdement, gagna la chambre où sa femme dormait et, avant de s'étendre à son tour, lèvres serrées, il la regarda dormir d'un regard plein de haine.

Quelquefois, Julien se prenait à regarder la vieille photo jaunie où son père et sa mère, jeunes époux en habits de fête, souriaient, le visage épanoui... Et puis, il voyait maintenant le visage de la mère, raviné de soucis, le visage mauvais et buté du père.

Quand il ne se taisait pas, le vieux, c'était pour crier. Hier soir, encore, qu'est-ce qu'il avait « passé » à la mère ! Et puis, dans une crise de rage, il avait arraché les rideaux des fenêtres, qu'il avait déchirés, jetés dans la rue.



La veuve Fanielle habitait, avec son fils, une maisonnette de Grand-Verly.



Gaston Fanielle était une vraie tête brûlée, paresseux, violent et ivrogne.

C'est à cause de moi, hein, que votre mère est morte. C'est vous qui m'avez accusé de ça ?

Justin le regardait avec, au cœur, une haine dont il ne se serait jamais cru capable. Les copains qui, de loin, l'avaient suivi, s'étaient rapprochés, et leurs visages terrifiés exprimaient leur horreur de voir une telle haine éclater au grand jour. A peine étaient-ils arrivés près des deux hommes qu'ils entendirent deux coups secs et virent le père Canler s'effondrer la face contre terre. Justin tenait encore son revolver à la main. Il le tendit à l'un des jeunes gens, puis, la démarche ferme, se dirigea vers un café, dans un village, alla au téléphone :

— Allo ? Le chef de brigade ? Ici, Justin Canler, du village de Deulemont. Oui, aux Ecluses... Venez, mon père est mort. C'est un crime...

Le soir, quand les gendarmes arrivèrent, un clair de lune magnifique découpait les murs de la ferme immense. Toutes les portes et les fenêtres étaient ouvertes. Et, dans la grande chambre, les gendarmes virent Justin Canler, le parricide, qui, le visage absent et

C'était vrai, et bientôt tout le village fut réuni devant la maison de la veuve Fanielle, se bousculant pour entrer. Pas de doute, c'était Gaston qui avait fait le coup. Le maréchal des logis et le chef de brigade se mettent à la recherche du fils.

C'est dans un estaminet qu'ils le rencontrèrent, portant sous son bras un litre de vin.

— Où vas-tu, Gaston ?  
— Dans les champs, chercher des pissen-lits.

— Viens avec moi.  
— Pourquoi faire ?  
— Pour voir ta mère.

L'autre ne dit rien et emboîta le pas aux gendarmes. Ils marchèrent quelques minutes en silence, puis le gendarme, roulant une cigarette, fixa brusquement Gaston.

— C'est toi qui l'as tuée, hein ?  
— Non, j'ai passé la nuit dans le bois.

— Tu mens !  
— C'est pas moi.

Quand le Parquet descendit sur les lieux, on constata que la vieille avait été sauvagement frappée à la tête avec un tesson de bouteille. Le meurtrier s'était acharné. La figure n'était qu'une ignoble plaie sanguinolente. Et Gaston, toujours, niait :

— C'est pas moi.  
Ce n'est que devant un litre de vin rouge qu'il avoua.

— Eh bien ! je vais tout vous dire... Laissez-moi d'abord boire un bon coup... Là, ça fait du bien... Oui, elle me disputait tout le temps, elle me refusait de l'argent. Hier, elle s'est couchée sans me préparer le souper. Je l'ai insultée, elle s'est levée, et alors j'ai frappé... J'ai frappé jusqu'à ce qu'elle en crève.

Il y eut, dans le groupe des gendarmes et des magistrats, un frisson d'horreur.

Farouchement, Gaston termina :

— Et puis, quand elle n'a plus bougé sur le plancher, je lui ai donné un grand coup de talon.

Il se versa un verre de vin et but une rasade, sans que personne songeât à l'empêcher.

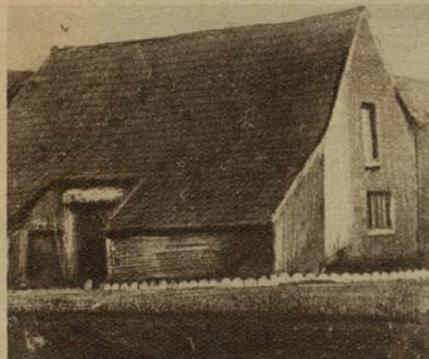
Puis il regarda autour de lui et dit, avec un sourire sinistre, en s'adressant au maréchal des logis :

— Vous savez, chef, je ne regrette rien...  
Luc DORNAIN.

# LES PARRICIDES DU NORD



Julien Dekeukelère, nagard et prostré, fut ramené sur les lieux du drame.



La ferme de Dekeukelère était tapie rue des Villas-Ouvrières, à Wasquehal.



Julien regardait parfois la vieille photographie jaunie où souriaient ses parents.

Julien, blême et crispé, avait risqué un mouvement.

— Père !  
— Toi, tais-toi, avait dit violemment Dekeukelère.

Et, soudain, le père avait giflé la vieille. C'était trop...

Ce matin-là, l'aube d'hiver hésitait aux fenêtres. Dès le lever, le père était de méchante humeur. Julien, tout en s'habillant, entend déjà sa voix rauque, pleine de reproches et d'amertume, et la voix faible de la mère qui proteste. Il écoute encore et sent peu à peu une chaleur monter en lui. Il endosse sa veste où, dans la poche droite, quelque chose pèse. Il avance dans le couloir étroit ; le voici devant la porte. Un cri étouffé...

Julien pousse la porte...  
Le père tient la vieille à la gorge et, les yeux exorbités, parle comme on râle.

Tu m'as volé cent francs, gars ! Où les as-tu mis ?

Hébété, le fils, d'abord, ne comprend pas. Est-il possible que cet homme et cette femme soient ses parents !... Sa main, comme dans un rêve, va jusqu'à la poche du veston, tâte la crosse du revolver, braque et tire une fois, deux fois, trois fois.

Mollement, le vieux s'écroule et tombe, et s'étend tout du long sur les dalles, si grand, à présent, avec un filet de sang qui coule du flanc gauche.

Julien court comme un fou dans la nuit. Sans qu'il sache comment, il se trouve sur le marchepied d'une voiture d'ambulance, le visage fouetté par le vent glacé. Et, tandis qu'on hisse le corps du père, il entend comme dans un souffle la voix du vieux :

— Va ! Je te pardonne, garçon...  
Le matin, le brigadier de gendarmerie de Wasquehal vit soudain devant lui un grand gars qui tremblait de tous ses membres et qui disait seulement, à voix très basse :

— Vous savez... Je viens de tuer mon père...  
■ ■ ■

Près de la frontière franco-belge, le hameau des Ecluses, rattaché à Deulemont, au confluent de la Deule et de la Lys, groupe quatre-vingt-cinq habitants. C'est dire que tout le monde se connaît, et qu'on vit là comme en famille.

Ce premier jour de janvier, c'était en l'honneur de Justin Canler qu'on buvait le vin blanc de l'amitié. Justin quittait le pays dans quelques heures. Et, à travers son verre, il regardait fixement, d'un air soucieux, l'horizon. Les copains le consolèrent.

— Allez, t'en fais pas, puisque ton père le veut.

Justin serra les poings, puis fit un grand geste d'impuissance. C'est vrai, tout de même, que le père était le plus fort. Il voulait rester seul, farouchement seul, dans la ferme, chasser l'un après l'autre tous les siens pour profiter tout seul de son bien. Eh bien ! Justin parlait ; mais, tout de même...

Il avait quitté les camarades et, machinalement, ses pas l'avaient ramené près de la ferme. Sur le seuil, le père était là qui, dès qu'il l'aperçut de loin, se mit à crier, en ricanant :

— Eh bien ? Tu pars, tu te décides à foutre le camp ? J'ai trouvé le bon moyen, hein ? Comme ça, vous n'aurez plus à vous plaindre de moi. Moi, n'est-ce pas, je suis une brute !

comme détendu, à présent, veillait, tout seul, le cadavre de son père.

— Vous devriez en parler au maire. Je vous assure, il ne faut pas laisser Gaston vous traiter comme ça.

— Ça ! non, mère Catherine. Mon garçon est ce qu'il est, je ne veux pas lui faire d'en-nuis.

Et la veuve Fanielle confiait ainsi ses malheurs à une voisine devant sa maisonnette de Grand-Verly, près de Guise. Son malheur, c'était son garçon, Gaston Fanielle, un fort gars de vingt-huit ans. Une tête brûlée, paresseux, violent, surnois, ivrogne. Les gendarmes de Wassigny le connaissaient bien. Il avait déjà été condamné à quelques mois de prison.

Ce mercredi, douze février, vers six heures du matin, la voisine de Mme Fanielle s'étonna de voir passer Gaston, vêtu de ses habits du dimanche.

— Eh ! comme tu es beau, Gaston. Tu vas à la noce ?

L'autre hésita :

— Non, je vais chercher ma sœur. La voisine s'inquiéta :

— Ta mère est donc malade ?  
Gaston la regarda et dit calmement :

— Non, elle est morte.  
Puis, à pas rapides, il prit la route de Lesquille-Saint-Germain, et disparut.



Quand les policiers arrivèrent, un clair de lune merveilleux illuminait la nuit.



Justin Canler (ci-contre, à gauche) abattit son père (ci-dessous) qui voulait le bannir de la ferme familiale (ci-dessus) du hameau des Ecluses.



## V. — ENTRAINEUSES, AVENTURIÈRES ET RÉVOLTÉES<sup>(1)</sup>



L'homme qu'elles ont choisi pour proie ne parvient à ses fins (ci-dessous) que s'il a l'heur de plaire à ses compagnes.

Un soir de beau temps, avenue du Bois, deux femmes, dont une conduit, roulent vers les lacs, dans une élégante torpédo aux lignes puissantes et racées. Elles sont belles ; leur teint est délicat ; leurs yeux brillent ; elles sont parées, en dépit de leur aspect sportif, de cette grâce souple et fragile que l'on ne voit qu'aux femmes habituées à toutes les facilités de la richesse et du luxe. Leur distinction n'est pas affectée : des femmes du monde, à n'en pas douter... Bien des promeneurs les suivent d'un regard admiratif, que souvent traverse un éclair de désir.

L'un de ces adorateurs en puissance se distingue par son visage aigu et brun d'étranger. Ses vêtements bien coupés sont d'une étoffe coûteuse. On devine son portefeuille bien garni. La vue des deux jeunes femmes le laisse bouche bée.

Il y a un dieu de l'amour. C'est lui, sans doute, qui a providentiellement égaré le briquet des deux amies. L'une d'elles, en effet, a pris dans un étui précieux une cigarette à bout doré. Elle cherche du feu, n'en trouve pas, en demande à son amie. Celle-ci doit stopper précisément à la hauteur du riche étranger, mais ses recherches ne sont pas plus heureuses. Bien entendu, l'admirateur au teint bruni s'est arrêté pour suivre le manège...

Elles l'aperçoivent et s'adressent à lui. S'il est entreprenant, les choses vont toutes seules. Sinon, elles sont expertes en l'art de « briser la glace ». La conversation nouée, spirituelle et enjouée, elles se donnent pour des femmes mariées dont les époux sont en voyage, et qui s'ennuient. Lorsqu'il offre de les distraire — car il est seul aussi et l'aventure lui semble flatteuse et piquante au delà de ce qu'il espérait — elles feignent l'hésitation, la crainte, la réserve, puis se montrent tentées par l'escapade. Finalement, elles acceptent.

Comme il ne connaît point Paris, il s'en remet à elles de leur soirée. D'abord, ils vont dîner dans une auberge montmartroise au cadre amusant et très chic, où la chère est délicieuse. Patron, maître-d'hôtel et garçons s'empressent. La carte est sur un coin de la table. Mais, par mégarde, une des femmes l'a recouverte de son sac. On mange bien, on boit beaucoup, le ton monte. Les jeunes femmes perdent un peu la tête et leur compagnon s'échauffe... Pas assez, toutefois, pour ne pas sourciller lorsqu'il voit une addition qui atteint presque deux mille francs. Mais comme, à ce moment, la jeune femme a pris son sac pour se regarder, il peut, en jetant un coup d'œil sur la carte, constater que l'addition est irréprochable. Et puis, on a son point d'honneur.

Ce mouvement d'humeur étouffé, il s'anime et voudrait tout connaître de la vie folle du Paris nocturne. Elles veulent d'abord aller danser. Cabarets d'apaches, boîtes de

nuit russes, bars nègres, voire lupanars réputés, c'est, parmi les éclats de jazz, les chœurs exotiques, la fantasmagorie des serpents, des alcools et des lumières, la luxurieuse complication des tableaux vivants, une vraie tournée des grands ducs.

Parfois, il parvient à ses fins, surtout s'il a l'heur de plaire à ses compagnes. Plus souvent... voici un exemple de ce qui se passe.

Lorsqu'il insiste pour les accompagner chez elles ou les amener à l'hôtel, elles finissent par accepter. Mais elles tiennent à conduire leur auto au garage, le priant, par discrétion — car les mécanos connaissent leurs maris — de les attendre un peu à l'écart. Un coup d'accélérateur, et il ne les revoit plus...

L'auto était louée, les promeneuses n'étaient pas ou n'étaient plus des femmes du monde, et les whiskys à trente-cinq francs qu'elles ont consommés un peu partout consistaient en eau légèrement teintée de café. Le lendemain, elles rapporteront les poupées qu'elles se sont fait offrir, les boîtes de cigarettes de grande marque qu'elles n'ont pas entamées. Et elles toucheront des commissions d'une importance variable qui vont parfois jusqu'à soixante pour cent des dépenses qu'elles ont provoquées.

*Ces sortes d'amazones passent le plus clair de leur temps à sillonner en auto les routes du Bois pour donner la chasse aux adorateurs naïfs*

Car ces femmes appartenaient à la tourbe de chasseurs, d'interprètes, de chauffeurs, de rabatteurs, de danseurs, d'entraîneurs, attachés ou non à un établissement, et qui aident les patrons de restaurants, de boîtes de nuit, de maisons closes, de lieux de plaisir de toutes sortes, à tondre les fêtards, les curieux et les touristes. C'est un monde qui mériterait une étude à part, dont les variétés sont infinies, les combinaisons d'une ingéniosité et d'un cynisme ahurissants et qui touche, par maints côtés, à la prostitution clandestine.

\*\*\*

Ecoutez plutôt ce qu'il advint à un Argentin de passage à Paris.

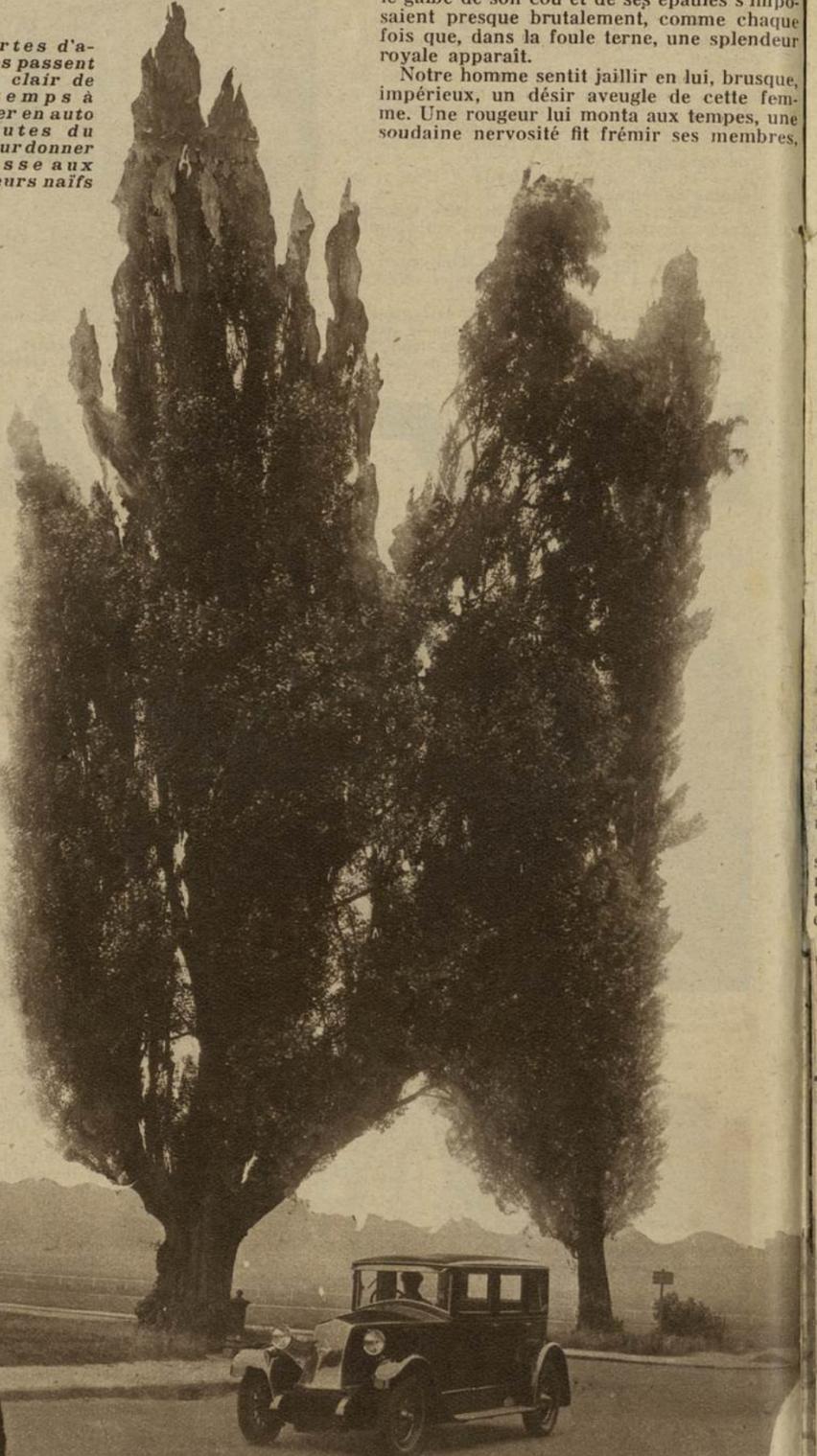
Il était assis à la terrasse d'un grand café voisin de l'Opéra, ne songeant qu'à savourer la quiétude de l'heure et le spectacle de la rue, en feuilletant distraitement *La Nación* et *La Prensa*, lorsque son regard croisa, il faudrait dire *heurla*, en raison du choc qu'il en ressentit, celui d'une femme très belle qui le contemplant fixement et dont, à ce moment, les yeux bleu foncé s'adoucirent d'un sourire imperceptible. Sa beauté frappait d'abord, puis sa race. La blondeur moelleuse de sa chevelure, la fine blancheur de son teint, la pureté grecque de son profil, le galbe de son cou et de ses épaules s'imposaient presque brutalement, comme chaque fois que, dans la foule terne, une splendeur royale apparaît.

Notre homme sentit jaillir en lui, brusque, impérieux, un désir aveugle de cette femme. Une rougeur lui monta aux tempes, une soudaine nervosité fit frémir ses membres,



(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 225.

*Le lendemain, elles rapportent les poupées coûteuses qu'elles se sont fait offrir (ci-contre à gauche) et touchent leur commission.*



# LES IRRÉGULIÈRES

agita ses doigts. Il ne sourit point, ce qui lui semblait d'une vulgarité déplacée. Mais il immobilisa son regard et, avec une ardente gravité, y fit passer tout son trouble.

Une discrète complaisance attendrit les traits distants de cette femme. Il sentit qu'on le comprenait, qu'il plaisait. Après une courte hésitation, il appela le chasseur, et lui glissant un billet de cinquante francs, lui demanda s'il connaissait sa voisine.

— Bah! Je la connais et je ne la connais pas, répondit le gamin. On la voit quelquefois ici. C'est... attendez... une Ecossaise... tout ce qu'il y a de la haute... Elle est duchesse, qu'on dit...

— Et, quelque chose à faire?  
— Ah! ça, je ne sais pas; des fois, elle est seule; des fois, elle est accompagnée. Mais elle ne m'a jamais parlé.

— Bon. Donne-moi de quoi écrire.  
L'Argentin griffonna quelques lignes où il exprimait son admiration, disait son désir de faire connaissance, et demandait si l'on consentirait à le rejoindre, un quart d'heure plus tard, au *Café de Paris*, pour dîner. Pensant: « Après tout, qu'est-ce que je risque? » Il indiquait qu'on lui répondit d'un signe. La réponse fut affirmative.

Tout au long du dîner et dans le vieux Montmartre où ils montèrent ensuite, la cour de l'étranger devint de plus en plus pressante. La déesse résistait, mais il ne se laissait point décourager.

— Ecoutez, lui dit-elle enfin... J'accepte. Vous m'êtes extrêmement sympathique, pourquoi ne pas l'avouer. Mais une chose me chiffonne... Bien que j'aie des idées extrêmement larges et ne reconnaisse à personne le droit de me demander des comptes, cela m'ennuie de vous accompagner chez vous, surtout à l'hôtel... Et ne vous froissez pas... si je vous dis que, pour une première rencontre surtout, j'hésite à vous emmener chez moi...

Il protesta qu'il est un parfait galant homme. Elle paraît réfléchir.

— Eh bien! décida-t-elle enfin, voici ce que nous allons faire. Je vais téléphoner à mon chauffeur de venir me prendre. Il nous conduira stores baissés et vous raccompagnera de même. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne chercherez jamais à savoir par où nous sommes passés. Vous me laisserez votre adresse et, si je désire vous revoir, je vous ferai signe.

Il eût juré tout ce qu'elle eût voulu. Elle fit dire à un garage de prier le chauffeur de Mme la duchesse de Rothmond de venir la prendre au « Lapin Agile ». Une demi-heure après, environ, une Rolls-Royce étincelante manœuvrait avec difficulté dans le carrefour raide et cabossé qui précède le célèbre cabaret. Stores baissés, comme elle l'avait dit, ils roulèrent dans Paris. Quand elle le fit descendre, l'auto était allongée comme un blanc lévrier métallique dans la cour d'un petit hôtel particulier. La porte cochère qui donnait sur la rue était déjà refermée. Le silence où ondulaient seulement les feuilles du lierre qui couvrait un mur et la lueur tamisée de la lanterne en fer forgé du peron donnaient à ces lieux un cachet romanesque.

Par un escalier vraiment seigneurial, et sans que parût un domestique, la duchesse mena son hôte dans une chambre somptueuse, feutrée par de nombreuses tentures, et remplie d'objets d'art italiens.

Au retour, absorbé par de voluptueux souvenirs, il observe sa promesse de discrétion, mais jamais elle ne lui donna signe de vie. Et il ne parvint plus à la rencontrer.

A quelque temps de là, cependant, l'Ar-

gentin fêtant avec quelques vieux Parisiens de ses amis l'arrivée d'un compatriote de marque, la question se pose de terminer la soirée avec une originalité digne de l'hôte illustre.

Quand on eut rejeté quelques suggestions, quelqu'un, tout à coup, eut une idée :

— Je connais quelque chose d'épatant, dit-il. Pour mille francs, on peut voir une fille magnifique faire l'amour avec un amant qui change chaque soir.

D'enthousiasme, la caravane d'amis se dirigea vers Auteuil. Quelles ne furent pas la stupeur et la colère de notre héros lorsqu'il reconnut le petit hôtel et, derrière un très discret judas, vit un homme aussi ignorant que lui-même tenir, avec la même fougue, le rôle qu'il avait inconsciemment rempli quelques semaines plus tôt...

Cette histoire, qui ressemble à un conte de quelque Boccace moderne, est en tous points authentique; j'en pourrais nommer les témoins.

J'ai appris, depuis, qui était cette femme. Non Ecossaise, mais Irlandaise. Non duchesse, mais ancienne nurse d'une grande famille anglaise. Après avoir gagné beaucoup d'argent en s'associant avec des tenanciers de maisons de jeux et des bookmakers, puis en se prostituant dans les grands palaces internationaux, et, finalement, en se livrant au trafic des stupéfiants, elle avait trouvé ce moyen d'augmenter ses importants revenus en s'assurant chaque jour un partenaire nouveau et dont l'ignorance garantissait le naturel.

■ ■ ■

Je voudrais, pour finir, conter une anecdote dont se dégage comme une conclusion, et presque une philosophie, ainsi qu'il advient chaque fois que l'on se trouve au sommet d'une courbe ou au fond d'un abîme.

Monique se tenait, presque chaque soir, dans une petite boîte de la Butte, aujourd'hui transformée en restaurant à prix fixe, et où fréquentaient alors des sportsmen, des musiciens, des journalistes, des chansonniers et quelques noceurs de tout poil. Monique ressemblait beaucoup à Louise Brooks. Sous le tailleur serré et le bérêt incliné, le même corps long, potelé, encore enfantin pourtant, le même visage jeune, les mêmes yeux noirs si sombres et si lumineux, la même frange d'ébène au-dessus des sourcils d'une courbe admirable. Une indiscutable beauté.

Très entourée, elle s'agitait énormément, bavardant avec tout le monde, fascinante de gentillesse et d'entrain.

Tout le monde paraissait l'aimer beaucoup. Dès qu'elle entra, les cris de : « Oh ! voilà Monique... Bonjour Monique... Viens ici, Monique... » fusaient de toutes parts. On l'appelait, on l'embrassait, on la questionnait. L'un lui offrait un cocktail, l'autre l'invitait à dîner; on se l'arrachait pour danser. Elle avait un petit carnet où elle inscrivait toutes ses promesses. Il était très rare qu'on la vit deux soirs de suite avec la même personne. La grande faveur était qu'elle consentit à « sortir » avec l'un ou avec l'autre.

— Enfin, demandai-je une nuit à un camarade plus ancien que moi dans l'établissement, qu'est-ce qu'elle fabrique?

— Rien, me répondit-il placidement, en éteignant sa cigarette au fond du cendrier.

— Mais alors?

— Rien, répéta-t-il... même pas ce que tu penses.

— Non?

— C'est une énigme, mon vieux.

Plusieurs autres jeunes gens me confirmèrent qu'avec Monique « il n'y avait rien à faire ».

Intrigué, je l'observai. Je ne tardai pas à voir clair dans son jeu. Elle se contentait d'allumer et d'exploiter les désirs des hommes, sans jamais leur céder. C'était simple. Encore fallait-il y penser. Mais ne se brûlait-elle jamais? Et pourquoi?

Je l'aperçus une après-midi chez Graff. Je la pris à part.

— Monique, lui déclarai-je tout de go, je vous parlerai franchement. J'ai bien vite remarqué, observé et compris votre manège; je vois fort bien quels sont vos moyens d'existence : les soupirants que vous dupez...

Et, comme elle pâlisait :

— Ne craignez rien. Je ne vous ferai aucun tort. J'ai même une certaine admiration pour votre psychologie... et l'espèce d'humour qu'il y a dans votre façon de rouler les gens. Mais, pour que je ne dise rien, il faudrait que vous donniez une petite satisfaction à ma curiosité.

Rassurée, les traits détendus, je la sentis toute prête aux confessions que je souhaitais.

— Ma petite Monique, vous êtes une femme très débrouillarde, mais vous n'en êtes pas moins une femme. Pourquoi, d'abord, cette résistance... méthodique? Et, entre nous, ne faiblit-elle jamais?

— Ma résistance? répéta-t-elle.

Elle eut une moue très dure de rancœur et de mépris haineux.

— Pardonnez-moi, fit-elle, de vous dire cela... Mais nous causons en camarades... Je hais les hommes, mon vieux... Sans fortune et sans travail, j'ai dû me livrer à eux... Et leur bassesse, leur nullité sont telles, lorsqu'ils sentent que l'on dépend d'eux et vous croient à leur merci, que j'en ai atrocement souffert... Jusqu'au jour où j'ai découvert qu'il n'y a qu'à être la plus forte. Les hommes sont si bêtes, lorsqu'ils désirent une femme qui leur résiste... Maintenant, je me venge et venge en même temps mes sœurs malheureuses et moins avisées.

— Vous êtes très forte, reconnus-je, interdit.

— La vie est une chose affreuse, répondit-elle.

Il y eut entre nous un silence.

— Mais, pourtant, repris-je, vous n'êtes pas de marbre? Jamais vous ne flanchez?

Elle éclata de rire.

— Vous voulez absolument connaître « mon homme »?

— Bien sûr!

Elle me donna rendez-vous, pour le lendemain, à minuit, rue Fontaine.

On était, dans ce bar, effroyablement serré. Au bout d'un instant, dans l'épaisse et élégante cohue où dominaient les couples de femmes, j'entrevis Monique qui dansait — si l'on peut appeler danser ce piétinement — avec une frêle et ravissante blonde, aux yeux d'une candeur infinie. Elles pouffèrent de rire toutes les deux en me voyant et, se frayant un chemin, me rejoignirent.

— « Mon homme », dit Monique... ou, plus exactement, ma femme. Comme moi, sans profession. Et qui s'en tire comme moi. De plus, elle fait parfois une... affaire avec une de ces dames, et, comme elle est une petite femme bien gentille et bien raisonnable, elle m'apporte les sous. Pas, ma cocotte?

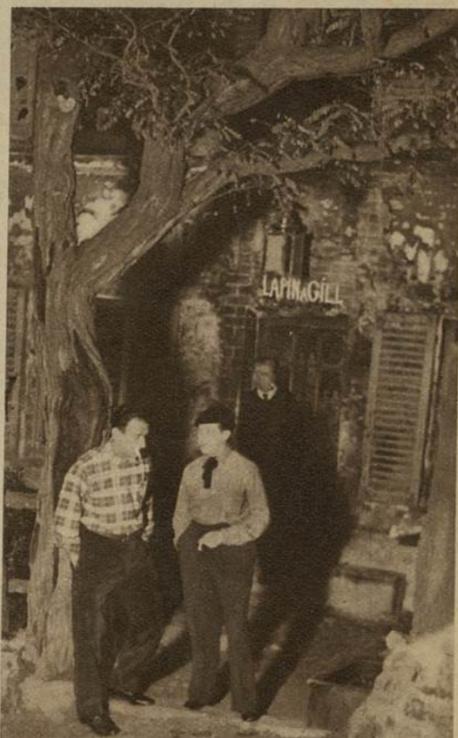
Car prostituées et proxénètes existent aussi bien à Lesbos qu'à Sodome.

(A suivre.)

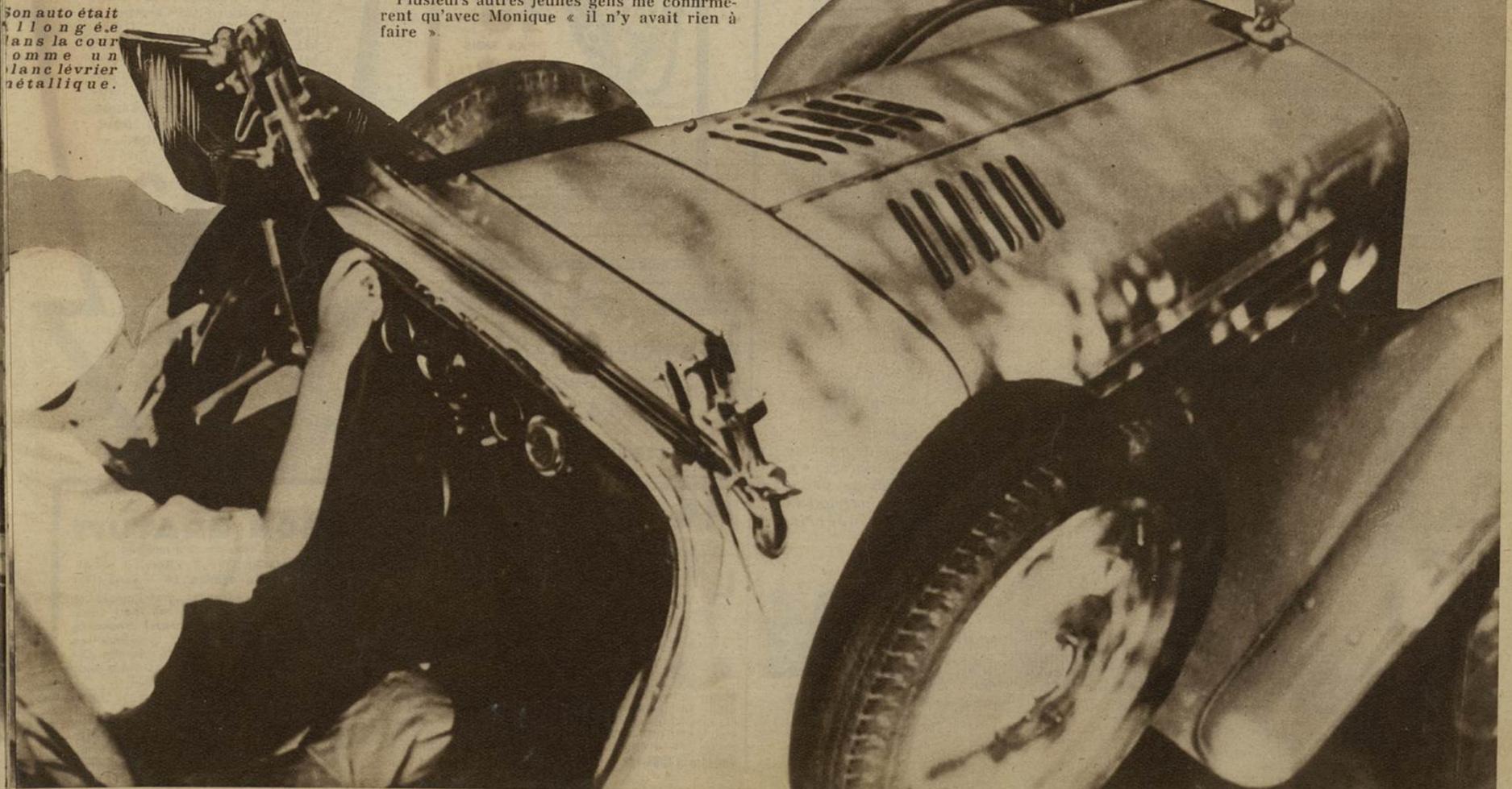
J. GUYON-CESBRON.



Ils commencèrent leur " tournée des grands ducs " par le « Lapin à Gill » (ci dessous), puis soupèrent dans une boîte chic.



Son auto était allongée dans la cour comme un blanc lévrier métallique.



# FATS DIVERS



M<sup>me</sup> Léa Carvel (ci-contre, au centre) ne se souvient plus du mobile qui l'a poussée à assassiner ses deux enfants, Daniel (à droite) et Ginette (à gauche).

## La démente

Dijon (de notre correspondant particulier).

ALLONGÉE depuis deux jours sur un lit de l'hôpital de Saulieu, en Côte-d'Or, une jeune femme râlait. Soudain sortant de sa prostration, elle parcourut d'un regard hébété cet horizon qu'elle ne connaissait pas.

— Oh ! mon Dieu, gémit-elle, mes enfants... mes enfants !... Qu'est-ce que j'en ai fait ?... Qu'est-ce que j'ai fait ?... Qu'est-ce que j'ai fait ?

Ce qui l'avait pris ? On ne sait pas.

Ce qu'elle avait fait ?... Quelque chose d'atroce.

Préoccupés par leurs propres soucis, les confidents de Mme Carvel attachaient peu d'importance à de tels propos. C'est ainsi que le drame arriva, brutal, inattendu.

Le jeudi 3 mars dernier, M. Lucien Carvel était parti depuis le matin à son travail. Vers neuf heures, une jeune fille du pays, Lucienne Desolis, vint frapper à la porte de Mme Carvel. Au fond du jardin, la maison était silencieuse. A l'appel de Lucienne Desolis, un rideau se souleva, la tête d'André Massu se profila derrière la vitre.

— Où est ta maman ? demanda la jeune fille.

— Maman est couchée. Elle est malade.

Mlle Desolis alerta les voisins. Mme Bordonnet, très liée avec les époux Carvel, eut le pressentiment d'un malheur. Elle accourut à la maison et, à son tour, frappa à la porte.

Comme elle recevait la même réponse du petit André, elle contourna la demeure et frappa à la fenêtre de la chambre de Léa Carvel. De l'intérieur, une voix faible répondit :

— N'entrez pas ! Surtout, n'entrez pas : c'est trop affreux !

Affolée, Mme Bordonnet brisa un carreau et pénétra dans la cuisine où se tenait le petit André. Trouvant la chambre fermée à clé, elle en fit sauter la serrure à l'aide d'une pince.

...Un terrifiant spectacle apparut. A terre, au milieu de la pièce, le petit Daniel gisait dans une mare de sang, la gorge tranchée d'un coup de rasoir. A la porte, la petite Ginette était pendue. Et sur le lit, les yeux hagards, le bras gauche pendant, d'où s'écoulait un filet de sang, la mère se tordait. Près d'elle, un rasoir ensanglanté était tombé.

On s'aperçut qu'avant de se trancher les veines du bras,

Mme Carvel avait absorbé, coup sur coup, le contenu d'un flacon de teinture d'iode et un grand verre d'eau-de-vie.

Le docteur Capitain, médecin-légiste, pratiqua l'autopsie. Il révéla que le petit Daniel avait été égorgé d'un coup de rasoir si violent que la lame s'était ébréchée sur les vertèbres cervicales. C'est dans son berceau où elle dormait que sa sœur Ginette avait été étranglée avant d'être pendue.

Le juge d'instruction, M. Lavrotte, s'est rendu à l'hôpital de Saulieu pour y interroger la mère criminelle. Quand il lui demanda de renouer le fil de ses souvenirs, elle répondit :

— Je voulais mourir avec mes enfants.

Après un silence, elle ajouta :

— Je voudrais bien aller les retrouver.

— Mais pourquoi avoir fait cela ?... N'étiez-vous pas heureuse ? Votre mari vous maltraitait-il ? Buvaient-ils ?

— Non, mon mari était bon pour moi... Je ne sais pas pourquoi j'ai tué... Je voulais en finir avec la vie. Voilà. C'est tout.

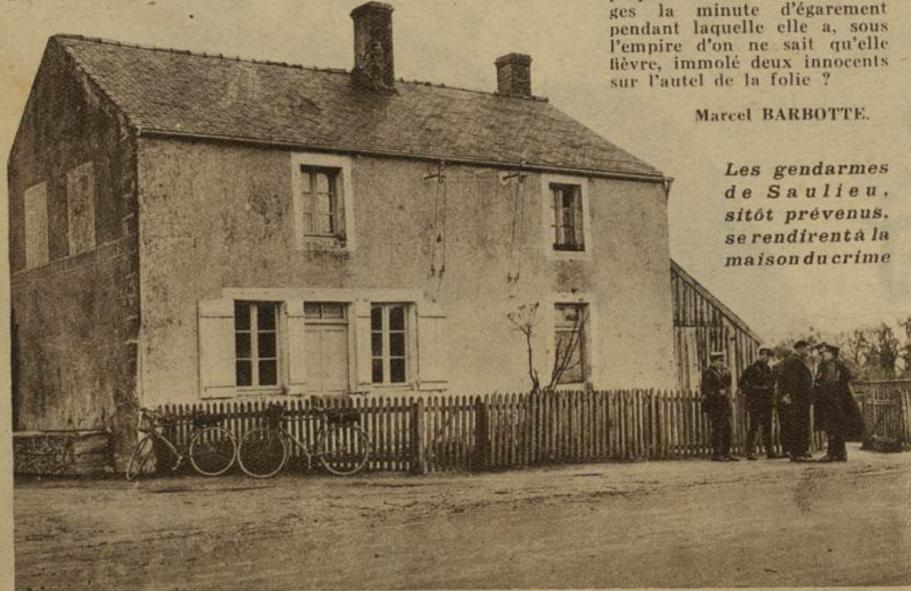
Léa Carvel a quitté l'hôpital. Le juge d'instruction de Dijon lui a fait subir un nouvel interrogatoire et il l'a placée sous mandat de dépôt à l'infirmerie de la maison d'arrêt.

On a enterré les deux petites victimes au milieu de l'émotion générale. Dans tout le pays, les réjouissances et les bals qui devaient avoir lieu à l'occasion du Carnaval ont été ajournés. Léa Carvel va être soumise à un examen mental sévère pour savoir si elle relève de l'asile d'aliénés ou du jury populaire.

Mais parviendra-t-elle à expliquer aux docteurs et aux juges la minute d'égarement pendant laquelle elle a, sous l'empire d'on ne sait quelle fièvre, immolé deux innocents sur l'autel de la folie ?

Marcel BARBOTTE.

Les gendarmes de Saulieu, sitôt prévenus, se rendirent à la maison du crime



## Un gendarme ne pouvait pas se tenir droit

A cause de maux de reins atroces

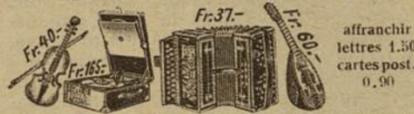
« Depuis dix-huit mois, écrit-il, je souffrais de maux de reins atroces, au point que j'avais peine à conserver la station droite. Au mois de novembre, j'ai essayé les Sels Kruschen en commençant par un petit flacon.

« Constatant que cela me faisait du bien, j'ai pris un grand flacon, et devant les effets obtenus, je n'ai pas cessé d'en prendre. Dernièrement j'ai recommandé ma méthode à un ami qui l'a suivie et qui s'en est trouvé très bien, m'a-t-il écrit. » L. B... à A... (Calvados).

Contre les maux de reins, il est bien connu maintenant que les Sels Kruschen font merveille. En peu de temps ils débarrassent l'organisme des poisons, du dangereux acide urique notamment, qui provoquent des souffrances atroces. De la même façon, prompt et sûre, ils font aussi disparaître toutes ces autres affections arthritiques : rhumatismes, goutte, sciatique, névralgies, etc.

Quand le sang a été ainsi nettoyé, fortifié par Kruschen, il porte jusque dans nos moindres fibres une force, une vigueur nouvelles. Non seulement vous ne souffrez plus, mais vous vous sentez alerte, dispos, gai, en un mot vous rajeunissez. Vous pouvez faire l'essai des Sels Kruschen dès demain matin ; n'attendez pas plus longtemps. Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour cent vingt jours).

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

### CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**  
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7<sup>e</sup>

### HAUT LES MAINS !

ÉTUI A CIGARETTES FORME BROWNING

Prix : 10 fr. — Les 4 : 35 fr. **Briquet SANBAL**

S'allume en pressant la gâchette

Prix : 38,50 — Les 3 : 105 fr.

Envoi contre remboursement ou mandat : NIVELON, P. R. Bureau 50, Paris

### CHIENS TOUTES RACES

Expéditions tous pays **CHENIL BERGER POLICIER**  
MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225  
Succursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS

### SANS RIEN VERSER D'AVANCE

POUR

**40 FR**

PAR MOIS

**CHRONOMÈTRE CO-RE**

double boîtier, ancre 15 rubis, décor moderne plaqué or inaltérable.

Livré avec chaîne en p<sup>er</sup> que or, Frs 480

Catalogue général n° 32 gratis sur demande

### BULLETIN DE COMMANDE

à adresser AU COMPTOIR RÉAUMUR

78, rue Réaumur, Paris.

Vous recevrez le Chronomètre CO-RE à 460 frs que je paierai 40 frs par mois le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Profession \_\_\_\_\_

### AVIS

Le Détective **ASHELBE** reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

### MAIGRIR

sans drogues. Résultat dès le 5<sup>e</sup> jour. Ecrivez à M<sup>me</sup> JOURHEND, 98, Bd Aug.-Blanqui, Paris, qui vous enverra GRATIS sa RECETTE facile à suivre en secret. Un vrai Miracle.

### L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à :

Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 DP), Londres W. 1



## DES MUSCLES EN 30 JOURS

Quel que soit votre âge, que vous soyez petit, mince ou faible, en 30 jours nous vous ferons des muscles fermes et vigoureux. Quelques minutes de pratique de notre Méthode chaque matin suffisent pour donner 2 centimètres de plus aux muscles de vos bras et 5 centimètres à votre tour de poitrine, pour élargir vos épaules et faire de vous un homme robuste.



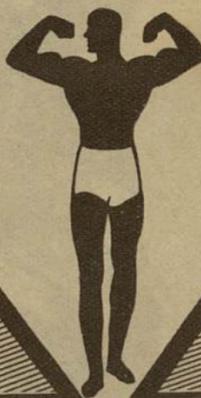
### La Santé

En même temps, vos poumons se développeront, vous emmagasinez beaucoup plus d'oxygène, votre sang s'enrichira. Tous vos organes seront vivifiés. Extérieurement et intérieurement vous serez un homme "neuf" et vous posséderez intégralement la vie, l'énergie, la force, la beauté plastique et la Santé.



### Nous le garantissons

Nous vous garantissons des muscles et la santé. Pour être documenté sur notre Méthode, demandez-nous donc aujourd'hui même la brochure illustrée "COMMENT FORMER SES MUSCLES". Vous la recevrez gratuitement et sans engagement de votre part. Utilisez le bon ci-dessous et joignez fr. 1.50 pour frais d'expédition.



### BON GRATUIT

(à découper ou à recopier)

DYNAM INSTITUT, Service M. 41

Rue La Condamine, 14 - Paris (17<sup>e</sup>)

Veillez m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre livre intitulé **Comment former ses muscles**, ainsi que tous les détails concernant votre garantie. Ci-inclus 1 fr. 50 en timbres-poste pour les frais d'expédition.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Lucien Péguy (ci-dessous) bavarda tant que la police eut vent de l'affaire.



Il y avait ici, jadis, des carrières, et du sable jaunâtre en est resté, comme une plage étroite qui cerne le gouffre.

— Oui, c'est lui. Et tous deux s'acharnent. Et tous deux rappellent la promenade en auto dans les bois, la rencontre de la voiture de Plinguier au coin d'un sentier ; Plinguier, hagard, blême, les vêtements en désordre ; « Qu'est-ce que t'as, Nénesse ? » lui demandent Péguy et Gaby. « C'est rien, elle m'embêtera plus », répond l'homme à voix rauque. Et de rouler ensuite sans mot dire, dents serrées, toujours affreusement pâle. Et puis, le lendemain, un dimanche, le pantalon de serge bleue que Plinguier a demandé à Gaby de nettoyer : toute une jambe était maculée de boue avec, au milieu, une grosse tache rouge. « Qu'est-ce que t'as donc fait, Nénesse ? » « C'est rien, c'est un faisan que j'ai tué hier. »

— Oui, c'est une de ses femmes, pour sûr, répète Péguy aux policiers ; peut-être celle de Valenciennes.

— Oui, c'est Hélène, j'ai bien, qu'elle s'appelait, dit Gaby comme pour mieux enfoncer l'idée du crime, le nom de la victime et celui du criminel dans l'esprit des inspecteurs.

Suzanne ?... Que Plinguier fût un don Juan ne prouve pas qu'il fût un assassin. Péguy s'est tu et passe sa langue sur ses lèvres sèches... Pendant quelques minutes, les inspecteurs regardent les lieux et prennent des notes. Des insectes rident de leur vol la surface de l'eau jaune.

C'est alors que, derrière le groupe, on entend une voix.

— T'as fini, Lucien ?

Nénesse, souriant, se dressait devant eux ! Gaby pousse un cri, porte ses mains à sa bouche dans un geste d'angoisse. Violentement, Péguy se retourne. Plinguier... Nénesse !

Il y eut un moment de stupeur... Plinguier ? Comment ! Mais il était en prison à Laon.

Péguy eut un regard traqué ; puis, tout de suite, fit front.

— Tu tombes bien.

— Comme tu vois, dit Nénesse.

Déjà, les inspecteurs s'avançaient quand Nénesse expliqua en quelques mots que le récent décret sur la liberté individuelle l'avait fait sortir de prison. Il était venu tout de suite

Soudain, Plinguier, dit « Nénesse », celui que l'on accusait, apparut, goguenard.



# AU BORD DU GOUFFRE

Fourmies

(de notre correspondant particulier).

Je vous attendais, dit Gaby aux policiers qui entraient dans la chambre. Gaby Jouniaux avait une figure lourde et sensuelle sous ses cheveux noirs en désordre. Une figure de femme qui ne craint pas l'aventure et qui regarde en face les mauvais coups...

— Vous venez par rapport aux histoires de Lucien ? Il parle toujours trop, celui-là. Enfin, puisque c'est fait, je vas vous dire ce que je sais. Ah ! non. C'est pas quelque chose de propre, Nénesse Plinguier... Courir les femmes comme il le faisait, étant marié, passe !... Mais balancer une même comme ça !... C'est Hélène, je crois, qu'elle s'appelait... Ah ! Et puis, il en a eu tellement, des Marie-Rose, des Yvonne, des Suzanne, des Marie-Louise... Donc, pour Hélène...

Venus de Lille à Fourmies au cours de cette enquête laborieuse sur le mystère du Bois du Four, les inspecteurs Biget et Coussemacker touchaient au but, semblait-il... Sans mot dire, ils laissaient parler la femme, scrutant son visage animé par de vieilles rancunes.

Et comment ! Si elle le connaissait, Ernest Plinguier, dit Nénesse ! Lui et son frère Paul aussi. Avec Lucien Péguy, l'actuel amant de Gaby, ils faisaient un beau trio de contrebandiers, de fraudeurs, de « fonceurs », comme on dit dans ce coin d'Ardenne près de la frontière. Ernest Plinguier et Lucien Péguy s'étaient connus à la sortie de prison de Plinguier. Ça se passait à Toulouse.

Dans le Nord, on travaille facilement dans la pacotille (la fraude à dos d'hommes), avait-on dit à Péguy. Ils avaient quitté le soleil toulousain pour gagner les vallons et les bois feuillus des Ardennes. Autour d'Avesnes et de Fourmies, par les vallons, par les coteaux, dans le mystère des feuillages et des sous-bois, Péguy et Plinguier connurent bientôt les sentiers et les passes secrètes. Deux copains, quoi ! Aimant se balader en auto et boire le coup ensemble.

Un jour, à l'orée du Bois du Four, qu'on appelle aussi le Bois de Guise, dans le café du père Couture, Lucien Péguy parlait en buvant un coup. Ça faisait déjà quelque temps que Nénesse était de nouveau « à l'ombre » et Péguy parlait de lui. Il racontait à un copain, Philogone Spilmon, une histoire effarante. Couture et sa femme, à leur comptoir, n'en revenaient pas.

— Oui, que je te dis, j'en suis sûr : Nénesse a tué sa maîtresse et puis il l'a balancée dans la carrière ; tu sais, dans le gouffre, là-bas.

Péguy s'était penché vers Spilmon et continuait à voix basse quand le patron Couture s'approcha et dit :

— C'est grave, ce que tu dis-là. As-tu des preuves ?

— Bien sûr.

— Et alors ? Pourquoi ne causes-tu pas ?

— S'ils le manquent, il ne me ratera pas, lui.

— Faut leur dire, conclut tout de même Couture.

Et c'est pourquoi la brigade de Lille avait reçu une lettre écrite par Péguy et qui dénonçait Nénesse comme assassin d'une de ses maîtresses.

Un assassin ? Possible. Mais, pour le prouver, il faudrait d'abord retrouver la victime ou, tout au moins, la connaître. C'est à quoi s'emploie inlassablement, et dans un mystère qui chaque jour s'épaissit, les inspecteurs de la deuxième brigade mobile de Lille.

Gaby Jouniaux a dit :

— C'est lui qui a fait le coup.

Lucien Péguy répète :

— Y avait plein de muguet dans la forêt... C'était en 1931, au mois de mai ; je me rappelle ça. Ma bagnole avait pris un grand coup. Jour de poisse, quoi ! Nénesse m'emmena de Fourmies à Avesnes. On passa par la forêt. A Avesnes, j'ai voulu aller voir ma voiture qui était en réparation dans un garage. On s'est donné rancart avec Plinguier pour le retour. Quand l'auto a été réparée, je suis revenu avec et j'ai cherché Nénesse dans la ville sans arriver à le trouver. Même que Gaby était avec moi. On repart, par la forêt, comme on était venu. Au coin du bois, près de la maison forestière, qu'est-ce qu'on voit ? La bagnole de Plinguier, sur le bas-côté du chemin. « Il braconne ! » qu'on s'est dit, Gaby et moi ; « foudrions-lui la paix ! » On est revenu ; Nénesse était tout drôle. Et puis, le lendemain, le dimanche, ce pantalon, vous comprenez, Monsieur le commissaire, ce pantalon, c'est pas catholique ça, avec de la boue et du sang... On est parti tous les trois se balader en auto... On voulait aller guincher dans un bal à Mondrepuis. Pour y aller, fallait traverser le bois et prendre la route d'Anor. Nénesse ne voulait absolument pas repasser par le bois. Avec lui, vous savez, faut pas discuter. Alors, on a fait un grand détour par Hirson. Total, quand on est arrivé, le bal était fini...

■ ■ ■

— C'est là. L'auto n'avait pu pénétrer à travers le fourré épais et les ronces enchevêtrées. On avait dû la laisser sur le bord de la route, non loin de l'endroit où, selon Péguy, Nénesse aurait laissé la sienne, après...

Ils étaient venus tout un groupe, de Fourmies jusqu'aux carrières du Bois de Guise. Il y avait là les deux inspecteurs chargés de l'enquête, un garde forestier, des journalistes. Il y avait là, surtout, triomphants, véritables rois de la fête, Lucien Péguy et Gaby Jouniaux.

C'était leur grand jour, maintenant... Quelle flamme brille dans les yeux fiévreux de Péguy, éclaire le lourd visage de Gaby ? Celle de la vérité, ou la flamme des mauvaises joies, de l'atroce vengeance assouvie ? Nul ne le sait, que cette eau glauque et que le cercle touffu des arbres qui la veillent.

Il y avait ici jadis des carrières, et du sable en est resté, du sable jaunâtre, comme une plage étroite et circulaire qui entoure le gouffre. Les buissons pleins de ronces, les taillis qui montent jusqu'aux épaules se pressent autour de cette carrière où l'eau s'est amassée, s'est creusée en un gîte, et stagne, morte, perfide, inquiétante, jusqu'à quatre-vingts mètres de profondeur. Le corps qui glissa dans cette eau jaune, le corps léger d'une femme n'a pas dû troubler beaucoup l'indifférence pesante du gouffre. L'eau ne semble pas légère et franche, ici, comme l'eau d'une rivière ou d'un bassin, mais lente et lâche.

L'arrivée du groupe semble insolite. Et comme s'ils étaient saisis eux-mêmes par le mystère de ces bois dénudés et de cette eau morte, nul ne parle parmi les inspecteurs, les gardes et les journalistes.

Mais Péguy parle, lui. Il s'est penché, s'est taillé une badine dans un fourré, prend la tête du groupe, se place au bord de l'eau morte et expose comment cela s'est sans doute produit.

— Il a dû la mener là, en passant à travers ces fourrés. Ça n'a pas été difficile, vous voyez, monsieur l'inspecteur. C'est égal, faut-il être vache pour balancer une même comme ça...

Gaby, elle, « boit du lait », en écoutant son amant. Il parle bien, tout de même.

On l'écoute ; les deux inspecteurs hochent la tête. Tout cela, c'est très bien ; mais il n'y a pas quand même l'ombre d'une preuve. Qui est la femme ? D'où est-elle ? Existe-t-elle, seulement ? Hélène, Marie-Louise, Yvonne,



On avait vu souvent les deux adversaires trinquer en copains dans ce café.



M. Masson, restaurateur à Fourmies, entendit Péguy accuser « Nénesse ». La confrontation générale au bord du gouffre faillit tourner à la bagarre.

directement ici où on lui avait dit que Lucien faisait des siennes.

Un grand gaillard aux traits réguliers, aux yeux malins et aux cheveux lisses, bien pompadés ; Nénesse... On l'accuse ? Le voilà ! Et sur les lieux mêmes du crime supposé. Il n'est pas venu tout seul. A côté de lui, engoncé dans son paletot de cuir, le regard insolent, il a son frère, Paul Plinguier, qui dit, gouailleux, vers Gaby :

— Te v'là, ma belle !...

Quel regard Gaby a lancé à celui dont elle fut jadis, dit-on, la maîtresse !...

Au bord de ce gouffre glauque, quel est donc le drame étrange, le drame de mort, de vengeance, de rage, de mystère qui se joue entre ces êtres ? Où est le mensonge ? Qui ment, ici ? Celui-ci ? Celle-là ? Tous ensemble ?

Qui ment, devant cette eau perfide dont il faudrait scruter jusqu'au fond le secret pour savoir si elle recèle un cadavre ?

— Tu mens, Péguy ! Tu sais bien que tu mens. Ça se payera, tout ça, dit maintenant sourdement Plinguier. C'est moi qui vais te faire bouffer des lentilles.

Leurs voix sonnent dans le silence du bois, après, rauques, tremblantes de haine.

Les inspecteurs ont dit :

— Allons ! Tout le monde en route. On s'expliquera là-bas.

Paul Plinguier, le frère, dit alors, dents serrées :

— On se retrouvera, Péguy.

A ces mots, à cette voix qu'il semble plus qu'une autre exécuter, Péguy s'est rué comme un bœuf, tête en avant, et frappe dans sa ruée, de tout son corps, l'homme qui chancelle. Déjà, on les sépare.

— Ça va, hein ! C'est fini ?

Dans le crépuscule qui tombe, le groupe s'en retourne maintenant, traverse les taillis, foule les broussailles d'un piétinement muet, abandonnant le gouffre qu'un jour, peut-être, on sondera.

Ils sont quatre, trois hommes et une femme, qui portent entre eux un lourd, un tragique secret.

Qui ment ?

Y a-t-il, dans le gouffre, un cadavre ?

Jacques SARRAT.



A sonnerie du téléphone retentit :  
 — Carnot 54-39 ?... Mme d'Anglemont ?  
 — Oui...  
 — Votre ami va rentrer. Il sort des magasins du « Printemps », d'où il vous a fait adresser quelques bibelots japonais. Mais nous n'avons pu le suivre continuellement à travers les divers rayons, et nous l'avons perdu de vue...  
 — Bien, Merci...

Avec une moue de dépit, Mme d'Anglemont raccrocha son récepteur. Une nouvelle fois, les détectives à sa solde avaient interrompu leur filature à l'instant décisif. Mauissant leur incapacité, elle arpenta d'un pas rageur les salons ouatés de son luxueux appartement de l'avenue du Parc-Monceau. A côté d'elle, sur une commode Louis XVI, un revolver chargé traînait...  
 L'homme qu'elle avait fait filer arriva... Quelques mots d'acrimonie. Et le revolver claqua. L'ami de Mme d'Anglemont s'affaissa, touché à mort.  
 La meurtrière venait de briser net son règne d'immorale splendeur...

■ ■ ■

En 1880, Amanda-Virginie Huot, polisseuse sur métaux, s'était établie au n° 10 de la rue du Pont-aux-Choux. Rude artisane aux traits enjôleurs, aux amitiés faciles, elle savait habilement aménager l'amour et « le boulot ». Le 8 novembre 1888, une naissance couronna la secrète liaison qu'elle avait nouée avec l'entrepreneur Saffroy, gros négociant en cuivre du boulevard de Belleville. L'enfant, une fillette, fut confiée à une maternité religieuse du Pecq, près de Saint-Germain-en-Laye. Née de père inconnu, Germaine-Yvonne Huot fut élevée par les sœurs jusqu'à sa treizième année et rendue à sa mère.

Celle-ci, qui exerçait maintenant son métier, 12, rue des Gravilliers, n'avait ni le temps, ni le désir de surveiller son enfant. Livrée à elle-même, la petite Germaine se laissa aller à d'audacieux dévergondages. Dans les escaliers ténébreux du passage Alembert, au fond des réduits obscurs de la cour de Rome, des gamines de son âge l'initiaient à leurs polissonneries.  
 Bientôt dégourdie, elle s'aventura dans les rues populeuses du Temple; elle poussa même ses escapades jusqu'au pittoresque Saint-Merri. Cour des Miracles de l'avant-guerre, amas de maisons délabrées, de passages tortueux, d'impasses infectes, où s'alagnaient des coupe-gorge, ces deux quartiers devenaient, à la nuit tombée, le lieu de rendez-vous de toute la pégre de l'époque.



« Nini » fréquenta le bal des Gravilliers...

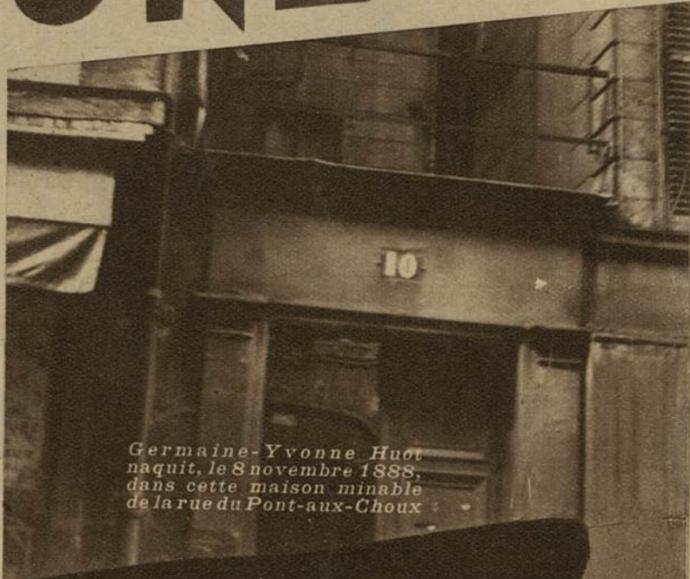


...et logea dans cet hôtel, rue des Archives.



Elle aimait surtout ses chiens.

# UNE FILLE D'



Germaine-Yvonne Huot naquit, le 8 novembre 1888, dans cette maison minable de la rue du Pont-aux-Choux.

Hors-la-loi, prostituées et tricards s'y rencontraient et taquinaient « les brêmes » dans les bars interlopes. C'est là que Casque d'Or offrait son corps aux escarpes en vogue; là encore que régnait Liabeuf...

Avec ses quinze ans, son clair sourire, sa mine déliée, Germaine-Yvonne Huot était « une belle môme ». Les jeunes gars se disputaient le plaisir de tourner à l'envers, avec elle, des polkas et des valse canailles. On l'appelait « Nini ». On la retrouvait, chaque soir, dans les « musettes » de la rue des Vertus, — véritable rue du stupre — et dans les « guinches » des rues Simon-Le-Franc, de la Grande-Truanderie et des Etuves-St-Martin.

Puis « Nini » décrocha. Si souvent, que sa mère, un matin, lui refusa l'entrée de sa maison. Le quartier ne manquait ni d'hôtels, ni de galants.

A dix-sept ans, Germaine Huot se mit en ménage. Elle reçut plus de coups de d'argent; alors, délibérément, elle monna ses charmes. Elle loua une chambre à dix francs par semaine au dernier étage d'un hôtel borgne, situé 94, rue des Archives. Jeune et jolie, on la réclamait partout, de la rue Brisemichie à la rue Aubry-le-Boucher; elle égaya de son sourire vénal l'infâme ruelle de Venise, où chaque pierre, aujourd'hui encore, sue la misère et le vice. Aspasié du trottoir, elle avait cependant conservé, de son passage au couvent du Pecq, des goûts et une instruction qui lui faisaient mépriser ses compagnes. Aussi les filles des Gravilliers, sans comprendre, la voyaient-elles souvent pleurer dans l'ombre des carrefours...

■ ■ ■

— Moi qui l'ai bien connue, nous a confié un vieillard chevrotant, moi qui ai joué du piston dans les musettes du Temple, je peux dire l'origine de sa belle aventure. « Nini » adorait les romans. On la voyait toujours un bouquin sous le bras. Elle en avait plein sa « carrée » : tout Xavier de Montépin, tout Féval, tout Michel Zévaco, les rois du roman-feuilleton de cette époque. Mais elle avait un auteur préféré : Pierre Decourcelle. Paraît qu'elle avait passé quelques heures avec lui, une nuit où cet écrivain se documentait sur notre milieu. Falloit entendre « Nini » parler des *Deux Gosses*, de la *Buveuse de larmes*, de l'*Abbé Constantin*... Elle n'en finissait plus !... Un jour, elle nous a annoncé qu'elle avait revu Pierre Decourcelle et qu'il avait fait d'elle l'héroïne de son dernier roman, les *Rois de l'air*, je crois. Seulement, l'écrivain avait trouvé que ce nom de « Nini » la fichait plutôt mal, et il l'avait bombardée « Germaine d'Anglemont ». Le plus joli, c'est que « Nini » exigeait qu'on l'appelât désormais Mlle d'Anglemont. Vous parlez d'une rigolade ! On a cru qu'elle était « cinglée ». Elle s'est fâchée et elle a quitté le quartier en claquant les portes... Ici, on ne l'a jamais revue; mais moi, en 1913, j'étais musicien à Montmartre, et je l'ai souvent rencontrée dans les boîtes de nuit. J'ai compris qu'elle avait eu assez de culot et d'assez jolis yeux pour réussir; elle frayait avec des types de la haute, et qu'est-ce qu'elle portait comme « diams », et comme fourrures ! Tous les larbins n'en avaient que pour elle. Une « poule » de grand luxe, quoi !...

■ ■ ■

Demi-mondaine hors série, Germaine Huot eut, en effet, une ascension foudroyante. Elle passa, presque sans transition, de sa pauvre chambre de la rue des Archives à l'hôtel particulier; de la paillardise vulgaire à cette fête éternelle qu'est la haute noce. De 1908 à 1922, elle mena une vie trépidante et fastueuse; elle connut toutes les joies, tous les plaisirs, tous les honneurs. Et ce n'est pas la calomnie que de montrer à quelle allure vertigineuse elle monta du ruisseau à l'apothéose...

Libérée des bamboches grossières de la rue Brisemichie, Nini, dite Germaine d'Anglemont, traîna aussitôt sa fausse noblesse dans les cabarets de Montmartre et des Champs-Élysées. Un soir, *Au Jardin de Paris*, un riche Hollandais, M. van Hooschoot, fut séduit par sa grâce, son air crâne, sa morgue souriante. D'Anglemont ou non, cette femme lui plut. Et, cette nuit-là, pour la dernière fois, Yvonne-Germaine Huot s'en-

vre; elle s... du monde, dans l'alcôve d'... de-chaussée, 4, rue Pierre...  
 Eblouie une seconde par... elle s'initia très vite aux... aux réceptions, aux soirées... plaisir effréné. Choyée, ad... se révéla tout de suite... Hooschoot, jaloux, voulut... velle maîtresse; intelligente... avisée, Germaine d'Angle... de soupirants jeter à ses... leur fortune pour se lier à... tence d'une petite bourgeo... Van Hooschoot à ses tulipes... avec un autre ami dans... 12, rue Juliette-Lamber...

La fête continua...  
 Pour être plus libre, mieux adorée, elle loua, 27... ron, un coquet pied-terre... polémistes, des députés, d... princes et des vives étr... roi lui déclara sa flamme...

Ce jour-là, la bonne ét... d'Anglemont passa à l'a... caracolant sous les ailes d... tourent l'hippodrome de L... rencontra Louis de Bavièr... roi Luitpol. Une liaison s... des fiançailles furent anno... maine d'Anglemont s'était... ses goûts toute une aile... de Munich, quand on lui... nir la preuve notariale de... hâte, elle tenta de faire é... logie bâtarde. Travail inuti... entre temps, Louis de Bav... que la belle continuait à e... avec des barons allemand... polonais.

Quelques mois plus tard, le trône, et Germaine d'Ang... rière, put se vanter d'avoir... peu l'occasion d'être, non... de la vie parisienne, mais... table, aimée et acclamée... de sujets. Cependant, elle... la proie pour l'ombre, car... tenant, sous son emprise fa... ambassadeur de la Pologn... ment, la couvrait d'or. Il lu... ron dix-huit mille francs... deux ans, il lui abandonna... millions, et se ruina pour... nier zloty. Germaine d'An... nue riche, s'empressa d'ach... du Bois de Boulogne, un... 103, rue de la Faisanderie...

La grande tourmente su... voyage de deux ans au M... Huot rentra en France. Elle... à de dramatiques affaires... sans aucun doute, le Deux... lisa les solides relations qu'... au cours de galants tête-à-... hautes personnalités de l'a... nationale, pour obtenir de... gnements...

■ ■ ■

Dès l'armistice, Germaine... prit son train de fastueuse... avait rêvé de bijoux, d'au... et son rêve s'était accom... Elle en possédait une colle... nante : bagues serties de d... de colliers aux pierres énor... platine massifs, parures écl... tant des sombres fabuleuses... gneurs qui l'avaient courtis... agréable de lui offrir des... demi-million de francs, tou... diant en goguette s'amuse... bluets dans la chevelure d... Des voitures ? Elle en ch... aussi souvent que de robes... Outre son hôtel de Passy, l'immense domaine du Mon... mite de Bougival et de la C... C'est dans cette splendide... reçut ses filleuls de guerre... si elle en eut ! C'est à l... qu'elle vécut en étroit conc... prince hindou dont le nom... les champs de courses par... nistres, des sénateurs, des... castes et de toutes patries, aviateurs fameux lui vouai... culte. Toute-puissante, les p... fermées s'ouvraient devant... qu'à parler, dans la quié...



Le préfet des Bouches-du-Rhône, M. Jean Gausseret (ci-dessus, à droite), avait conquis l'estime de la population de Marseille qui, sitôt le drame connu dans cette ville, se massa devant les écrans lumineux des journaux pour y apprendre avec anxiété, minute par minute, les détails de cette mort inattendue.



# DU MONDE

C'est dans le pied-à-terre de l'Avenue du Parc-Monceau (à droite) que fut brisé le règne de Germaine d'Anglemont.

dormit fille et pauvre ; elle se réveilla « fille » s'installa dans un magnifique rez-de-chaussée rue Pierre-Haret.

seconde par ce luxe insensé, vite aux usages élégants, aux soirées, à une vie de Choyée, admirée, adulée, elle fut de suite insatiable. Vaniteuse, voulut cloître sa nouveauté ; intelligente, turbulente mais Germaine d'Anglemont voyait trop clair à ses pieds leur nom et sur ses lèvres longtemps à l'existence bourgeoise. Elle renvoya à ses tulipes, et elle s'installa dans un luxueux hôtel, -Lamber-

plus libre, plus recherchée, elle quitta, 27, rue Pierre-Charpied, terre où défilèrent des députés, des ministres, des vignerons étrangers. Enfin, un sa flamme.

la bonne étoile de Germaine passa à l'apogée... C'est en les allées ombreuses qui entourent Longchamp qu'elle s'installa de Bavière, second fils de la liaison sérieuse s'ébaucha, furent annoncées. Déjà, Germaine d'Anglemont s'était fait aménager à une aile du château royal et on lui demanda de fournir un notaire de son origine. En fait de faire établir une généalogie travail inutile et coûteux, car, de Bavière avait appris à courir le guilledou allemands et des comtes

plus tard, il monta seul sur Germaine d'Anglemont, l'aventurier d'avoir manqué de très d'être, non plus une reine d'Allemagne, mais une reine véritablement acclamée par huit millions d'habitants, elle n'avait pas lâché l'ombre, car elle tenait main-à-main une emprise fascinante, un vieil de la Pologne qui, littéralement d'or. Il lui octroyait en ville francs par jour et, en abandonna ainsi près de dix millions pour elle jusqu'au dernier jour de Germaine d'Anglemont, devint pressa d'acheter, à deux pas de la Pologne, un hôtel particulier, Faisanderie.

surment survint. Après un an au Mexique, « Nini » France. Elle se trouva mêlée aux affaires d'espionnage et, le Deuxième Bureau utilisa les relations qu'elle avait nouées, tête-à-tête avec les plus illustres de l'aristocratie internationale pour obtenir de précieux renseignements.

Germaine d'Anglemont redevenue fastueuse impudeur. Elle avait, d'autos, de châteaux, tout accompli. Des bijoux ? Elle avait une collection impressionnante de diamants, rivières de pierres énormes, bracelets de perles éclatantes, représentées par des fabuleuses. Les grands seigneurs courtois avaient trouvé à offrir des diadèmes d'un million francs, tout comme un étourdi s'amuse à planter des chapeaux de sa compagne. Elle en changeait presque de robes. Des châteaux ? De Passy, elle avait acquis une ligne du Mont-Fleuri, à la limite de la Celle-Saint-Cloud, splendide propriété qu'elle vendit de guerre — et Dieu sait ce qu'elle fit ! C'est à Bougival encore qu'elle fut en concubinage avec un homme dont le nom est fameux sur les courses parisiennes. Des maîtresses, des nobles de toutes les patries, des consuls, des rois lui vouaient un véritable culte, les portes les mieux gardées devant elle ; elle n'avait pas la tranquillité de son bou-

doir, à une oreille amie judicieusement choisie pour favoriser, déplacer ou abattre des personnages considérables...

Destinée incroyable, si l'on songe à ses misérables débuts. Née au ruisseau, son roman s'achevait dans la pourpre.

\*\*\*

— Pourtant, Madame était si bonne ! dit Mme Raymondeau.

— Ah ! l'honnête et douce patronne ! murmure Mme Hérard.

Mme Raymondeau et Mme Hérard sont les anciennes gouvernantes de Germaine d'Anglemont. Le drame brutal de la rue du Parc-Monceau a atterri ces braves femmes, et c'est en pleurant que Mme Raymondeau a raconté à *Délective* ce qu'elle savait du passé de la meurtrière.

— Voici quelques années, Madame a quitté son château du Mont-Fleuri, à Bougival, pour venir se réinstaller dans son hôtel de la rue de la Faisanderie. Déjà, ce n'était plus la patronne entreprenante et enjouée que nous avons si longtemps admirée. Elle lisait beaucoup et délaissait le monde. Elle demeurait des semaines entières sans quitter son fûtoir.

— Reçoit-elle beaucoup ?  
— Oui... D'abord des amies qui venaient lui emprunter de l'argent. Sans compter, Madame distribuait sa fortune à des gens qui, le dos tourné, l'accablaient de leur mépris. Ensuite, à dates fixes, arrivaient ses amis : des avocats, des docteurs, des politiciens. Visites de politesse ou d'affaires, car ces messieurs étaient vite repartis. Madame se montrait avec eux d'une correction parfaite. Rien de malhonnête, rien de secret n'a eu lieu rue de la Faisanderie.

— Cependant, cette vie agitée dont on parle, ce train de vie fastueuse ?

— Je vous l'ai dit. Depuis des années, Madame semblait écœurée par cette existence mouvementée. On a dit qu'elle fréquentait journellement la Chambre ; ce sont plutôt les députés qui venaient chez Madame. Quant à ses relations, à ses penchants, nous ne les avons pas connus. En tout cas, je puis vous assurer qu'aucun étranger n'a jamais couché sous son toit. Elle recevait ses amis de cœur dans une garçonnière qu'elle a toujours possédée, avenue du Parc-Monceau. D'ailleurs, elle vieillissait. On ne se montrait plus aussi entreprenant autour d'elle. Peut-être était-ce un peu pour cela qu'elle devenait si triste. Elle se confiait longuement à nous, elle nous aimait comme les siens. Elle trouvait ses meilleures consolations dans ses livres et auprès de ses bêtes.

— De ses bêtes ?

— Oui... Combien de fois Madame ne nous a-t-elle pas avoué que la société des hommes lui était plus ingrate que celle de ses chiens qui, au moins, la payaient de leur fidélité ! Elle avait trois chiens, Diane, Fourrure et Chocolat, qui ne la quittaient ni de jour, ni de nuit. Elle aimait s'asseoir près d'eux sur les pelouses de son château de Bougival ; elle les nichait dans son salon ; elle les emmenait partout.

— Pourquoi Mme d'Anglemont s'est-elle résolue à abandonner son hôtel de Passy ?

— Oh ! pour bien des raisons. Madame s'est absentée souvent ces temps derniers. Elle a été en Algérie, au Maroc ; elle a accompli de longues croisières en Méditerranée. Chaque fois qu'elle rentrait, elle était un peu plus triste. Elle était obsédée par ces beaux pays où le soleil dure toujours... L'un après l'autre, ses chiens moururent. Son immense hôtel lui sembla vide. Ces grandes pièces, où plus rien ne remuait, lui faisaient peur... La crise vint. Ses amis se firent rares et moins généreux. Un beau matin, Madame alla s'établir seule dans son petit logement de l'avenue du Parc-Monceau.

— L'avez-vous revue ?

— Oui... très souvent. Elle m'écrivait aussi. Elle n'avait plus que moi pour confidente ; elle n'avait qu'une demi-sœur qui a été arrêtée récemment pour escroqueries...

— Claude d'Azy ?

— Oui !... Claude d'Azy, comme elle, était née des amours adultères de M. Saffroy, négociant en cuivre du boulevard de Belleville. Mais Claude d'Azy était une aventurière malhonnête, tandis que...

Un sanglot étouffa la voix de Mme Raymondeau.



Après avoir atteint son apogée en 1914 et durant la guerre, l'étoile de Germaine d'Anglemont (à gauche, en robe de soirée) vient de subir une éclipse avec le drame de l'avenue du Parc-Monceau. A droite, sortant de la Petite Roquette, la meurtrière sous la garde de l'inspecteur de la police judiciaire Ruysen.

— ... Tandis que Madame, elle, n'en était pas une. Non ! Germaine d'Anglemont savait tenir son rang ; elle avait une dignité. Elle aurait tant voulu racheter son passé. Abandonnée, trahie, descendue de très haut, parvenue à un âge critique, elle ne pouvait même plus se refaire une vie, car elle adorait un homme. Cet homme pour lequel elle s'était dépensée, cet homme qu'elle avait réussi à établir dans une situation très importante, cet homme... se détachait d'elle...  
— Quel était donc cet homme ?  
— Sa victime !

\*\*\*

La liaison durait depuis vingt ans. « Nini » de la rue des Archives, Germaine d'Anglemont n'avait eu qu'un seul véritable amour dans sa vie. Elle avait épuisé toutes ses relations pour hisser son amant au faite des honneurs.

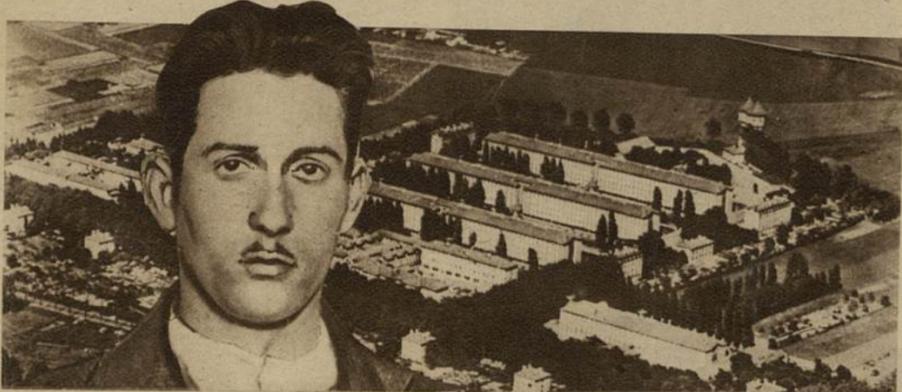
L'homme s'était laissé conduire. Arrivé à la gloire, il jugea que sa maîtresse était devenue pour lui dangereuse et gênante. Il voulut rompre. Germaine d'Anglemont s'installa dans un luxueux palace de la Canebière, et, dernièrement, elle tenta de s'empoisonner devant son amant, en absorbant du véronal. Mais la dose avait été trop forte et le scandale fut évité de justesse. Affolé, l'homme se confondit en promesses trompeuses. Il demanda à sa maîtresse de reprendre le chemin de la capitale, où il vint la rejoindre le lundi 6 mars dernier. Mais, à l'ingratitude, il ajouta la trahison. Avertie de cette infidélité nouvelle, Germaine d'Anglemont menaça...

Le revolver claqua. Germaine-Yvonne Huot, dite « Nini », dite d'Anglemont, venait de briser son règne.

Emmanuel CAR.

# GRANDS PROCÈS

## Emile Vasseaux, en Cour d'assises



Il y a exactement un an, jour pour jour, sortait de Fresnes (ci-dessus, à droite) Emile Vasseaux (à gauche), condamné pour vol à la peine de treize mois de prison.



Deux avocats de talent, M<sup>rs</sup> Jean-Henri Lemaire...



...et René-Georges Weill défendront l'assassin.

Un anniversaire ! Il y a exactement un an, jour pour jour, le 16 mars 1932, sortait de la prison de Fresnes avec le bénéfice d'une libération conditionnelle, Emile Vasseaux, condamné pour vol à la peine de treize mois. Ce jeune électricien, par sa bonne conduite, avait mérité un faveur dont l'administration pénitentiaire n'abuse guère ; des raisons extérieures expliquaient encore le geste de clémence : Vasseaux avait ses parents à Seboncourt, dans l'Aisne ; ces braves gens s'étaient engagés à reprendre avec eux le prisonnier ; déjà ils s'occupaient de leur petit-fils, dont ils avaient la garde depuis la mort de la mère ; pour Emile Vasseaux, ils avaient trouvé du travail ; un patron du village s'offrait à l'embaucher immédiatement. Le détenu de Fresnes partit pour Seboncourt, avec son pécule en poche, quelque 176 francs...

Huit jours plus tard, il avait regagné Paris ; la halte au village familial avait été brève ; le 28 mars, Emile Vasseaux commettait le crime horrible pour lequel il est traduit devant la Cour d'assises de la Seine.

Alors, on se prend à regretter qu'il soit sorti plus tôt que son tour de la prison de Fresnes, parce que le fil de ces événements tragiques aurait été peut-être rompu !...

\*\*\*

29 mars 1932, 8 heures du matin ; les époux Lebrun, concierges d'un vaste immeuble neuf, un de ces caravans-raills édifiés derrière la gare Montparnasse, 23, rue Bénard, ont passé une mauvaise nuit ; ils ont été réveillés, vers les trois heures, par les pleurs de leur enfant. Le père s'est levé ; il a vainement essayé de faire marcher l'électricité ; le fusible du compteur était coupé. Ils ont cru entendre, dans le fond de leur logement, un bruit sourd ; ils n'y ont pas prêté d'autre attention.

Au matin, Mme Lebrun va dans la salle de bains ; elle pousse un cri : derrière une penderie, où sont accrochés les vêtements, apparaissent les pieds d'un homme. Le mari accourt ; il crie : « Haut les mains ! » ; l'hôte mystérieux se tait ; on l'arrache à sa retraite ; il est en chaussettes, ganté de noir ; c'est Emile Vasseaux ; le concierge le reconnaît tout de suite pour avoir été l'un des électriciens qui, peu de mois auparavant, a travaillé à l'installation des lignes dans la maison.

— Que faites-vous là ?  
— J'ai faim... Je n'avais pas mangé depuis deux jours. Je suis entré ici je ne sais comment...

Si invraisemblable que fût l'explication d'une présence à cette heure, en un pareil endroit, elle était admise ; les concierges, charitables, apportèrent un morceau de pain à l'homme, qui le mangea d'un

bel appétit. Mais, dans un coin de la salle de bains, M. Lebrun aperçut un marteau taché de sang et, dissimulée entre les éléments du radiateur, une baïonnette, dont le manche avait été scié. On fouilla Vasseaux : entre sa chemise et son pantalon fut trouvé le fourreau de la baïonnette ; on alerta la police.

— Pas la police surtout !



M. Lebrun, concierge du 23 de la rue Bénard.

supplia Vasseaux... Tuez-moi plutôt !...

Des inspecteurs du commissariat vinrent chercher le malfauteur qui avait, en effet, — on ne devait pas tarder à le savoir — des raisons très sérieuses de ne pas désirer être en rapport avec la police.

Vers midi, on apprenait que la locataire du troisième, Mme Chesneau, avait été assassinée pendant la nuit.

Jean MORIÈRES.



Vasseaux comparait devant la Cour d'assises de la Seine pour l'horrible assassinat de M<sup>me</sup> Chesneau.

Il ne fallait pas être très subtil pour faire un rapprochement entre la découverte d'Emile Vasseaux dans la salle de bains des concierges et le crime de la nuit, d'autant que l'électricien avait été trouvé porteur d'un portefeuille et de bijoux qui furent reconnus comme étant ceux de Mme Chesneau.

Emile Vasseaux expliqua à sa manière sa participation au crime :

Ce n'est pas lui qui avait tué, mais un ami qu'il avait rencontré la veille, à la station du métro, place Clichy. Cet ami, il ne le connaissait d'ailleurs que sous le prénom de Jean. Il en donna le signalement : assez grand, visage allongé, barbe naissante, cheveux blonds, portant des vêtements de sport, des bas cyclistes, etc... Jean, sans travail, lui avait laissé entendre qu'il voulait bien se débrouiller ; Vasseaux lui avait alors indiqué l'immeuble de la rue Bénard où il avait installé l'électricité et qui — disait-il — semblait présenter toutes les garanties possibles pour un cambrioleur, car il était facile d'y pénétrer.

En compagnie de Jean, Vasseaux s'était introduit, la nuit, dans la maison ; Jean était monté seul, tandis que lui faisait le guet au rez-de-chaussée ; il attendit environ une heure. Jean était redescendu, lui avait remis le portefeuille, les bijoux, le marteau et la baïonnette !... Inutile de dire que « Jean » ne fut jamais retrouvé.

\*\*\*

Il y a, dans le crime de la rue Bénard, un détail particulièrement émouvant. C'est le fils de Mme Chesneau, Bernard, un jeune étudiant de 17 ans, qui découvrit le cadavre affreusement mutilé de sa mère.

Bernard Chesneau était allé passer les vacances de Pâques auprès de son père, à Sainte-Scolasse. C'est à son retour, vers midi, qu'il trouva l'appartement cambriolé et sa mère assassinée.

Examiné par les médecins aliénistes, Emile Vasseaux a été déclaré pleinement responsable ; deux avocats de talent, M<sup>rs</sup> Jean-Henri Lemaire et René-Georges Weill, s'efforceront de sauver la tête de l'assassin ; leur tâche sera rude, car le crime est un des plus crapuleux de ces dernières années et l'avocat général, M. Cassagnau, est un redoutable adversaire.

# CRAPOUILLOT

LE CÉLÈBRE MAGAZINE PARISIEN

PUBLIE

UN NUMÉRO SPÉCIAL ILLUSTRÉ SUR

## LES MORTS MYSTÉRIEUSES

DE L'AFFAIRE STEINNEIL A LE BANQUIER LÖWENSTEIN  
L'AFFAIRE SYVETON - DU TOMBE D'AVION - L'ENLÈ-  
LACET D'AL- MEREYDA A LA MALLE SAN-  
GLANTE DE RIGAUDIN - LA MORT DE PHI-  
LIPPE DAUDET - FIN SUBITE DU PRINCE  
RADZIWILL.



LEMENT DU GÉNÉRAL KOUTIEPOF - DE KREUGER A BATA - LES DESSOUS MYSTÉRIEUX DE L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT DOUMER.

Des Révélations sensationnelles

La livraison illustrée : 12 fr.

Rappel des livraisons à grand succès de « Crapouillot »

LA GUERRE INCONNUE (Les espions, l'homosexualité, la prostitution...) : 12 fr. — LES MYSTÈRES DE LA GUERRE (Pourquoi la guerre dura 5 ans) : 12 fr. — HISTOIRE DE LA GUERRE, par Galtier-Boissière, en trois tomes : 36 fr. — LES MAITRES DU MONDE : 12 fr. — HISTOIRE DU CINÉMA : 12 fr. — LES ANGLAIS : 12 fr.

Toutes ces livraisons formidables se trouvent dans toutes les bonnes librairies ou peuvent être adressées franco de port sur mandat adressé à « CRAPOUILLOT », 3, place de la Sorbonne, Paris (chèque postal 417-26).



« Notre existence a complètement changé à notre avantage et nos vœux les plus chers se sont réalisés... »

Mme Dolorès KARSENTRY, 64, avenida Juarez, 715 MEXICO (Mexique).

Voilà une attestation prise au hasard parmi celles qui m'arrivent chaque jour par milliers du monde entier.

à TOUS et à TOUTES j'offre

L'ARBRE QUI NE MEURT JAMAIS  
LE BOIS SACRÉ DE L'INDE  
qui vous apportera CHANCE-SUCCES-BONHEUR

Placé sous l'influx astral, le Bois Sacré conserve sa vitalité végétative ; il est offert monté sur un bijou or ou argent garanti par l'État. Bijoux personnel livré avec certificat d'origine. Il ne faut pas assimiler le BOIS SACRÉ aux nombreux fétiches nés des caprices de la mode, ne pas confondre avec aucun autre talisman ou bijou quelconque. Plusieurs fois millénaire, ses propriétés s'expliquent aujourd'hui par les données de la science officielle et son pouvoir occulte en fait le dispensateur des biens universels.

GRATUITEMENT sous condition de joindre, collé sur la demande, le bon ci-contre, vous recevrez, par envoi discret, la jolie documentation détaillée et illustrée par la photographie sur toutes les applications du Bois Sacré, sur les bijoux

Joindre 1 fr. 50 en timbres pour frais de correspondance. Étranger 3 francs en mandat.

Écrivez sans tarder au Prof. VABRE HYSTA, Service D... 14, Rue Centrale, Lyon

BON GRATUIT SERVICE D (BIJOU)

LES MERVEILLES DE L'ART A LA PORTÉE DE TOUS

sans rien payer d'avance demandez-nous aujourd'hui le magnifique ouvrage d'ÉLIE FAURE

HISTOIRE DE L'ART

1.272 chefs-d'œuvre reproduits en photogravure. 2.010 pages de texte sur papier couché et 32 tableaux synoptiques.

Formant CINQ superbes volumes in-8° abondamment illustrés, entièrement parus, dans une luxueuse reliure.

LIVRABLES SANS DÉLAI 14 MOIS DE CRÉDIT

Cette œuvre remarquable, par son texte lumineux, ses très nombreuses illustrations documentaires, expose de manière claire et complète l'évolution artistique du Monde entier. Véritable Encyclopédie Universelle de l'art, elle est indispensable à tous : Amateurs, Professionnels, Artistes, aussi bien qu'aux élèves des grandes écoles.

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

Prix : 500 fr., réglable après réception, par mensualités de 35 fr. (ou au comptant : net 470 fr.). Franco de port en France. Étranger se renseigner.

BULLETIN à copier ou signer et envoyer à : DÉTECTIVE-PUBLICITÉ, 35, rue Madame PARIS (6<sup>e</sup>).

Veillez m'adresser franco (en France), l'Histoire de l'Art, par Elie Faure, en 5 volumes reliés au prix de 500 francs, que je payerai par versements mensuels de 35 francs, ou au comptant 470 francs ci-joints ou contre remboursement.

Nom et prénom \_\_\_\_\_ Domicile \_\_\_\_\_ Profession \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_

# LE CADAVRE NU



Il habitait le pittoresque village de Tourettes-sur-Loup, dont les modestes maisons campagnardes montent à l'escalade d'un pic aigu et broussailleux.

Nice (de notre correspondant particulier).

Il faudra, un jour, faire le compte des cadavres que l'on découvre en montagne. Cette addition tragique donnera des résultats saisissants.

Rien que dans les Alpes-Maritimes, en moins d'un an, c'est une douzaine de morts qui ont été retrouvés au fond d'un ravin ou dans le lit d'un torrent.

On apprend ainsi, un matin, que, sur la route de Coaraze, à quelques kilomètres de Gréolières, ou entre Saint-Jean-la-Rivière et Duranus, un paysan, en fouillant un buisson, a détéré le corps d'un homme.

Quelquefois c'est à l'automne. Les feuilles mortes volent avec les oiseaux inquiets.

Quelquefois aussi, c'est au printemps, alors que le ciel balance ses voiles neuves et bleues au-dessus des sommets.

C'est toujours à peu près le même scénario. On va chercher les gendarmes qui, avec leur bâton et leurs souliers ferrés, descendent dans le ravin.

Le cadavre est en putréfaction. Souvent, les renards l'ont décapité et ce qui reste de la tête a roulé à quelques mètres, ainsi qu'une boule.

On examine les vêtements. On vide les poches. On trouve rarement quelque chose. Alors, on donne aux journaux régionaux un signallement aussi précis que possible : couleur des chaussettes, lorsqu'il y en a encore, forme des chaussures, initiale d'un mouchoir.

Le lendemain, le surlendemain, une femme hésitante, ou un bonhomme aux mains terribles, se présente. Il croit que... ce n'est pas sûr... mais l'initiale du mouchoir...

On apprend ainsi que, certain soir, un homme n'est pas rentré chez lui. Celui-ci avait soixante ans. Il buvait un peu. Un autre avait dix-huit ans. Il était batailleur.

Un mois, deux mois sont passés. La vie a continué.

La femme explique : — Quelquefois, sans rien dire, il s'en allait voir son frère en Italie. Il rentrait cinq ou six semaines après.

Le bonhomme marmonne, en patois : — Pour parler franc, j'ai cru que le fils avait fait un mauvais coup — le sang lui monte si rapidement à la tête — et qu'il s'était mis à l'abri...

On amène le cadavre sur le bord de la route. Les parents, les amis s'approchent, avec méfiance.

— C'est lui, c'est son pantalon. — C'est lui, il avait cette chaîne de montre. Que s'est-il passé ? Accident ? Congestion ? Querelle ? Crime ?...

On ne sait pas. On ne saura jamais.

M. le juge d'instruction Arnaud interroge M. Duhet, maire de Tourettes-sur-Loup, au cours d'une perquisition faite au domicile du conseiller municipal Malet.



réuniraient des gendarmes et un juge d'instruction.

Il avait une cinquantaine d'années. Pas très loquace, pas très malin. Il habitait dans le village de Tourettes-sur-Loup, à quelques pas de la tour de l'église et des platanes de la place, une vieille maison aux pierres dorées par le soleil, et entourée d'un pré vert. Comme il avait deux cent mille francs de « biens », il avait été élu conseiller municipal !...

Devant la fontaine de Tourettes, au pied de laquelle dormait un chien jaune, un notable endimanché m'a dit, en crachant à chaque mot :

— C'était un homme comme il faut, à qui l'on n'avait rien à reprocher.

Le vingt et un janvier, il disparut. On ne l'avait reçu ni à Tourettes, ni au quartier de la Madeleine où il avait une ferme et des vignes.

Le vingt-quatre janvier, le garde champêtre et le maire firent le tour de la maison du disparu. La porte était fermée et les persiennes closes. Ils réussirent à ouvrir une persienne et aperçurent, dans la chambre rustique du rez-de-chaussée, un désordre semblable à celui que les voyageurs pressés laissent derrière eux.

Sur le lit étaient étalés les vêtements du conseiller municipal. Sur le bord de la fenêtre, il y avait un billet de banque de cent francs, froissé.

C'était tout.

L'autre lundi, on retrouvait Malet, nu, à plat ventre, le corps à demi dévoré par les rats, au fond d'un ravin où roule le Malvan, quand les pluies en font un torrent.

Découverte d'autant plus étrange que le Malvan coule à plus de quatre kilomètres de Tourettes, dans un paysage rocailleux, embroussaillé, et que le cadavre ne présentait, tant aux pieds qu'aux jambes, aucune écorchure.

On fit l'autopsie.

Le docteur Perrinond trouva un crâne intact, un cou n'offrant aucune ecchymose.

Belle occasion pour conclure à une mort naturelle ou accidentelle.

Mais comment le corps du conseiller municipal se trouvait-il là, nu, au fond d'un ravin, dans un « quartier » où l'on n'accède que par un chemin muletier ?

Comment se trouvait-il là, alors que ses vêtements étaient jetés sur son lit ?

Et quels sentiers avait-il suivis pour ne pas s'écorcher les jambes ?

La logique n'accepte point un Jean Malet, brusquement fou, qui se déshabille et fait plusieurs kilomètres dans la montagne avant de se jeter dans un précipice. Rien n'explique —

Le Malvan coule, l'hiver, au fond d'un ravin, dans un paysage rocailleux.



Son logis aux pierres dorées par le soleil était entouré d'un pré vert.

Quelles recherches voulez-vous faire ? L'un dit qu'il a disparu le dimanche ; l'autre, le vendredi.

Le médecin-légiste ne trouve devant lui que des os et de la poussière.

Quand la cloche du village a sonné son glas, lorsqu'il y a un trou de plus dans le cimetière, c'est fini. Un cadavre chaud intéresse toutes les concierges de la ville qui lisent ce fait divers en buvant leur café au lait, le matin. Un squelette a rarement préoccupé, pendant bien longtemps, un commissaire de police...

La mort mystérieuse de Jean Malet fera-t-elle exception, parce qu'elle apparaît précisément comme le prototype de ces sortes d'affaires, comme un des secrets les plus parfaits, les plus inquiétants qui aient été proposés aux curieux de la « chose policière » ?

En tout cas, lorsqu'on en fait le tour, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'un léger frémissement.

Qui ça, Malet ? Pas un homme, bien sûr, qui paraissait promis à un destin d'exception. Il aurait été bien surpris, lorsqu'il vivait, si on lui avait dit qu'autour de son cercueil se

ni les faits, ni la psychologie du mort — un pareil suicide.

Tout, par contre, concorde pour prouver que le cadavre a été transporté là où on l'a trouvé.

Crime, alors ? Rien, dans l'autopsie — autant, il est vrai, qu'elle puisse, dans un pareil cas, signifier quelque chose — rien ne permet de l'affirmer.

Mais c'est alors qu'on commence, dans le village, à chuchoter que Jean Malet cachait « son vice ».

Un homme qui couche avec une femme qui n'est pas la sienne, à la campagne, c'est un vicieux. Et le conseiller municipal de Tourettes était célibataire.

On a cherché la femme, en se souvenant du sort d'un Président de la République qui n'eut pas de chance en amour et de celui d'un sénateur qui expira alors qu'il s'était confié à des mains expertes.

La dernière personne qui vit Malet, ce fut sa fermière du quartier de la Madeleine, Mme Cattani. C'était le vingt et un janvier. Il était neuf heures trente.

M. Malet, a répondu Mme Cattani, était soucieux, même hagar. Il est reparti du côté de Tourettes, après avoir bu un verre de vin.

Fait curieux, cependant, M. Cattani étant à Roquefort (près de Grasse), sa femme lui fit écrire par sa fille de rentrer, « parce qu'il y avait du nouveau ». (Le cadavre n'a été découvert par un chasseur que trois semaines après l'expédition de cette lettre.

D'autre part, les quartiers de la Madeleine et de Saint-Raphaël sont habités par quelques naturalistes que la malignité paysanne accuse de se promener dans la campagne en costume d'Eve et d'Adam. Il y a six ans, les gendarmes avaient ainsi envoyé devant le tribunal correctionnel de Nice des Allemands qui avaient fondé une colonie mystique au sanatorium des Courmettes. Depuis, ces Allemands sont partis à Tahiti.

Malet s'était lié avec un de ces naturalistes, Jean-Pierre Weiller, fils de l'ancien sénateur du Haut-Rhin.

Jean-Pierre Weiller est le voisin des fermiers Cattani. Il s'est fait construire une maison provençale sans porte.

— Ma vie n'a pas de secrets, explique-t-il. N'importe qui peut entrer chez moi et perquisitionner.

C'est vrai. Chez lui, on trouve de nombreux livres de philosophie, d'histoire et de sciences, une chaise-longue qui sert de lit, quelques ustensiles de cuisine. C'est la maison du sage.

L'homme est grand, blond, avec des yeux très bleus. Il a le visage encadré par une barbe soyeuse qui lui donne un air de Christ germanique.

A la suite d'un accident d'aviation, Jean-Pierre Weiller est devenu sourd. Le juge d'instruction l'a interrogé par écrit. Il a affirmé ne rien savoir du drame, ce qui est plus que vraisemblable.

A Détective, Jean-Pierre Weiller a répondu :

— Je pleure et je déplore la mort de mon ami, et je ne suis en rien mêlé à cette mystérieuse tragédie. Je consacre mes jours à la poésie mystique et chrétienne, ce qui est loin, très loin, du nudisme et du spiritisme et de l'occultisme passionné qui ont alarmé les lecteurs des journaux de Provence. Ces événements restent très intrigants. La médiancée a soufflé sur nos têtes, mais le bon marin reste impassible dans la tempête...

Alors ? L'enquête débarrassée de ces médiancées et de ces potins, il faudrait chercher, dégager les quelques données essentielles de l'énigme et savoir pourquoi Jean Malet a été trouvé nu dans le Malvan.

Chez tout homme, si simple soit-il, il y a toujours deux vies : la vie quotidienne, celle qu'il mène pour les autres ; et la vie secrète, celle où il s'enferme. C'est dans celle-ci qu'il faut entrer, à pas feutrés, si l'on veut expliquer la mort passionnelle de Jean Malet.

Pierre ROCHER.

Jean Malet ne paraissait pas être un homme promis à un destin exceptionnel.



Voici les manchettes des articles de Détective qui rappellent les étapes de la vigoureuse campagne que nous avons entreprise, dès les premières heures de notre minutieuse et convaincante enquête, pour démontrer et faire triompher l'innocence de Falcou.

## LE CHÂTIMENT

de son acabit de jeune homme...  
 dans un état de...  
 de son acabit de jeune homme...  
 dans un état de...  
 de son acabit de jeune homme...  
 dans un état de...

Rouen (de nos envoyés spéciaux).



ATTENTES entrer l'accusé !

Une dernière fois, Falcou est reconduit à son banc où, depuis quatre jours, il attend avec une incontestable sérénité l'arrêt qui doit le renvoyer à la geôle ou lui rendre la

liberté.

Sait-il déjà ?

Le couloir est long qui, dans cette splendide salle de justice, mène de l'endroit où attendent les inculpés au box où ils comparaissent. Ce couloir n'est séparé de la salle que par une grille. Et contre cette grille s'écrase, à cet instant singulièrement émouvant, la foule la plus dense, la plus frémissante qu'ait pu contenir un prétoire d'assises.

Or, cette foule, elle, sait déjà.

Elle sait que douze braves gens viennent « en leur âme et conscience » de déclarer Raymond Falcou non coupable d'avoir, le 2 octobre 1932, à Rouen, rue Saint-Filleul, fait à la dame Boutet des blessures ayant entraîné la mort.

Elle sait que la réponse de ces douze honnêtes citoyens est conforme au vœu populaire, que l'innocence de Falcou vient d'être proclamée. Et voilà qu'il s'avance, cet homme qui, depuis cinq mois emmuré, n'a vécu que pour vivre cette minute décisive et mémorable.

Des gendarmes l'escortent encore. L'un d'eux a, sans doute, dans sa vareuse, les menottes qui enchaîneraient à nouveau les poignets de l'innocent, si cette innocence n'était pas reconnue.

Chaines inutiles.

L'homme accusé du plus lâche et du plus cruel des crimes quittera dans un instant cette salle d'assises, les mains libres.

Ah ! les belles minutes !

Dès qu'il entre dans le box, Falcou voit se tendre vers lui les mains de M<sup>r</sup> Le Crosnier, dont le visage rayonne. Le bâtonnier Dieusy, à son tour, avance ses bras. Falcou comprend. De grosses larmes embuent ses yeux. On entend monter les longues cadences de la foule qui assiège les grilles cadenassées du Palais. Car il s'est établi cette nuit, entre la rue et cette salle de justice, un courant d'une telle sensibilité qu'il semble

par moment que cette Cour criminelle siège, non pas entre les hautes boiseries d'un prétoire, mais à ciel ouvert, devant le peuple assemblé.

A tout instant, en effet, les fenêtres entr'ouvertes laissent entrer avec la douceur d'une première soirée printanière, des bouffées d'acclamations. Déjà, les irrésistibles applaudissements qui ont salué les admirables plaidoiries des défenseurs se sont prolongés loin dans la rue, comme si ces ardentes paroles avaient été transmises par un haut-parleur. Mais voici qu'à la seconde même où, la lecture du verdict négatif terminée, le président d'un ton sec prononce :

— Falcou, vous êtes libre...

l'ovation qui éclate dans la salle se répercute aussitôt en longs échos sous les fenêtres. D'instinct, aux cris qui se sont élevés, la foule a senti que son vœu était exaucé. Et des ondes mystérieuses et sonores portent bientôt la nouvelle jusqu'aux cafés les plus éloignés, tous illuminés comme en un soir de fête.

C'est peut-être parce que nous sommes tous alors trop tendus vers l'homme qu'on vient ainsi de libérer d'un poids atroce, que nous ne verrons pas, à cet instant pathétique, disparaître Boutet, son accusateur. Fuit-il, par un escalier dérobé, les huées qui lui sont adressées ? Quitte-t-il le Palais, comme on me l'affirme, plus tard, dans une camionnette et sous la protection de la police ? Qu'importe !

Si le mystère Boutet subsiste, si la mort cruelle de la frivole épouse reste inexplicable, si les mobiles qui ont poussé le mari complaisant, mais deux fois infortuné, à désigner comme assassin de sa femme l'ami généreux du ménage ne sont pas encore très clairs, la crainte de l'erreur judiciaire est dissipée. Falcou est rendu à la liberté.

Il est un peu plus de minuit. La foule, qu'un verdict injuste eût sans doute conduite aux pires excès, crie sa joie. On chante, on pousse des vivats, et les lourds camions chargés de soldats en armes gagnent sagement les casernes, de l'autre côté du fleuve, où se dresse également la prison Bonne-Nouvelle.

Jamais, comme ce soir, cette prison ne porta si bien son nom. Les éclairs de magnésium apportent autour d'elle une étonnante atmo-

## JE SUIS INNOCENT...

Falcou nie toujours meurtre de Mme Boutet

## INFERNAL

## LES PARTISANS

## LE BÂILLON

## Innocent!...

innocente, ce jeune et jou...  
 d'attente, qu'elle vient de tomber...  
 (Lire, pages 8 et 9, le pittoresque reportage de notre collaborateur...)  
**FALCOU DOIT ÊTRE LIBÉRÉ (Lire, pag**

# ACQUITTÉ!...

Le 3 octobre, quelques heures avant sa mort, Mme Boutet disait : « Falcou est l'assassin ».

J'envoyai à Rouen deux rédacteurs. Ils en revinrent avec cette opinion que Falcou était peut-être innocent. Et ce fut un premier article : Le Châtiment infernal paru dans notre numéro du 13 octobre 1932.

Ce fut aussi ce qui me décida à me rendre à Rouen.

Durant cinq mois, Montarron, Sérurier, Hervier, Delorière, Carrière et moi-même, nous ne primes guère de repos mais nous fûmes payés de nos peines par cette conviction formelle : Falcou n'était pas un assassin. Ce fut le second article : Je suis innocent (1).

Notre tâche n'était pas finie. Cette conviction, il me fallait la faire partager. Le 3 novembre, Détective donna un nouvel article : Le Bâillon. C'est alors que nous eûmes, ici, la satisfaction de voir que, à Rouen, notre campagne commençait à porter : de jour en jour, le nombre de ceux qui nous avaient lus allait grossir les rangs des hommes qui, dès le début, avaient cru à l'innocence de Falcou. C'est qu'on ne s'adresse jamais en vain au cœur du peuple qui s'y connaît en efforts, qui s'y connaît en souffrances et en générosité. Un nouvel article Les Partisans (2) enleva d'autres hésitations. Enfin, le jour du procès, jeudi dernier, nous étions en droit d'affirmer dans l'article Innocent!... que Falcou devait être libéré.

C'est fait maintenant. Nous sommes heureux et fiers, ici, d'avoir contribué pour notre part à sauver non seulement la liberté mais l'honneur de Falcou. D'autres, le bâtonnier Dieusy et M<sup>r</sup> Le Crosnier, le Journal de Rouen et les dizaines de milliers de braves gens, dockers, ouvriers du port et de la ville, bourgeois aussi, ont aidé Falcou à supporter cette rude épreuve, à en triompher.

Falcou est libre ! Un grand reporter — mon vieil ami Marcel Montarron — va retracer devant vous les inoubliables minutes qui ont suivi cet acquittement.

Marius LARIQUE.

L'innocent est libre depuis quelques heures, et notre objectif surprend Falcou revenu auprès de ses petits-enfants. Tous les trois ignoraient quelle terrible accusation pesait sur leur grand-père.



(1) Voir « DÉTECTIVE » du 20 octobre.  
 (2) Voir « DÉTECTIVE » du 10 novembre.



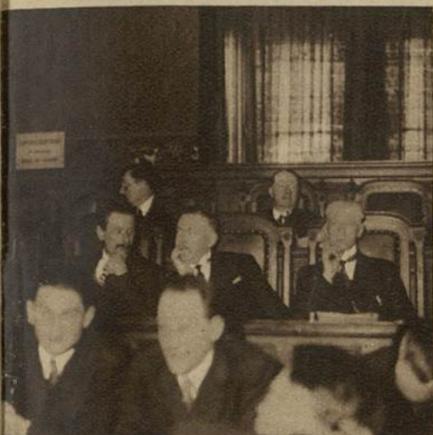
Falcou, escorté d'une garde importante, attend le transport de justice qui doit avoir lieu autour de l'automobile tragique.



Falcou derrière ses dévoués défenseurs, le bâtonnier Dieusy et M<sup>e</sup> Le Crosnier.



Devant la foule assemblée, magistrats, jurés, experts, avocats de l'accusation et de la défense examinent l'auto de M<sup>me</sup> Boutet.



Jamais sans doute des jurés n'eurent à juger une aussi troublante affaire.

et si profondément émouvante, s'avance vers nous :

— Mon père descend tout de suite. Excusez-le, il est allé là-haut, dans leur chambre, embrasser ses petits-enfants.

Elle ajoute :

— Depuis cinq mois, nous nous efforcions de cacher la vérité à ces petits. Nous leur disions que leur grand-père était dans une clinique, très malade.

Des cris, des rires fusent dans cette maison où la joie est revenue. Falcou embrasse tous ceux qui viennent à lui. Le voici enfin, ce rude homme, dont, durant quatre longues journées de débats, j'ai scruté le visage attentif, tandis que l'accusation tentait de le cerner d'un troublant réseau de présomptions. Et, sous la tendre lumière de l'abat-jour familial, je le vois si parfaitement calme, si peu surpris de se retrouver parmi les siens, qu'une telle simplicité fournirait, s'il en était besoin, une nouvelle raison de croire à son innocence. Un homme sur qui pesa si longtemps une accusation capitale et qui, le soir de son acquittement, savoure ses premières minutes de liberté avec tant de cordiale assurance, n'a pas une conscience chargée. Cet homme-là est en dehors de la possibilité d'avoir commis un crime.

— Tenez, me dit-il, on ne voulait pas admettre que ce qui avait permis de m'accuser (l'achat du bidon, la brûlure avec le briquet) n'était que le résultat de la malchance et de la fatalité. Eh bien ! savez-vous que, le premier jour des débats, le garde qui m'accompagnait faillit, ayant mal fermé la porte de la voiture cellulaire, être projeté sur le sol. J'ai pu le retenir à temps. Mais supposez qu'il soit tombé et qu'il se soit fracturé le crâne, comment aurais-je pu, si l'on m'avait rendu responsable de cette mort, me disculper. Et pourtant, coïncidence encore !

— En somme, selon vous, le fin fonds de cette dramatique histoire, le connaîtra-t-on un jour ?

— Je parlerai plus tard. J'ai été le témoin de conversations dont je ne pouvais me servir, car, des deux autres interlocuteurs, l'un était mort, Mme Boutet, l'autre, son mari, m'accusait et eût nié. Et, dans ces conversations, Mme Boutet s'inquiétait de savoir comment il fallait brûler une poiture pour en toucher la prime d'assurance. Mais ne parlons plus de cela ce soir, et buvons, messieurs du *Détective*, à votre santé.

— A la vôtre, Falcou, à la joie de vos enfants, de votre famille.

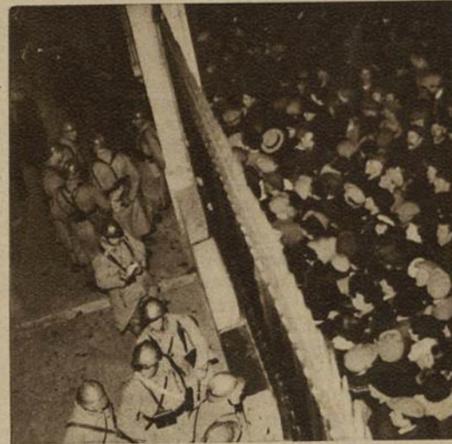
On lève les verres. De la rue, des cris, des appels nous apportent l'écho de tous ceux qui, cette nuit, voudraient étreindre Falcou : humbles travailleurs du port, anciens compagnons de peine du camionneur, commerçants aisés de la ville, tous, sans distinction de rang, communient dans la même pensée, dans le même désir : serrer les mains du brave homme qui ne pouvait être coupable, qui ne l'était pas, et pour qui toute une foule réclamait justice, lui crier encore cette amitié, cette confiance que les charges les plus graves n'avaient pas écartées, et dans cette nuit douce et lumineuse cette vibrante ferveur avait la pureté même de la lumière.

Marcel MONTARRON.

Reportage photographique *Détective* (PASQUIER, SERUZIER.)



La salle d'audience est archi-comble des partisans de l'innocence de l'accusé.



La foule fiévreuse assiège le Palais de Justice que gardent des soldats en armes.



L'énervernement monte au fur et à mesure qu'approche l'heure du dénouement.



Minute émouvante: Falcou retrouve Pauwells, son fidèle contremaître



Depuis le premier jour des débats, la foule s'était massée nombreuse devant la cour du Palais et commentait, heure par heure, les incidents d'audience.



Les amis de Falcou guettent devant sa maison l'arrivée du héros du jour...



... et les enfants entourent celui qu'on nomma "Le Bon Dieu du Mont-Riboudet".



La levée d'écras terminée, Falcou, entouré de sa fille et de son gendre, sort de la prison Bonne-Nouvelle, sous les acclamations.



Falcou, qui est allé voir ses amis du « Café de la Marée », a bien gagné son repos.



Et le vide s'est fait autour de Boutet, mari deux fois infortuné, auxiliaire imprudent d'une accusation par trop fragile.

Le récit, qu'avait fait le petit Gaspard au docteur Daumer prouvait à l'évidence qu'il s'agissait d'une séquestration d'un malheureux, séquestration inspirée sans doute par de puissantes raisons de famille ou d'Etat.

Aussi, le bourgmestre de Nuremberg, Binder, désireux d'obtenir l'identification de Hauser, donna-t-il à cette affaire la plus grande publicité.

L'Europe entière s'émut. De partout, criminalistes, policiers, parents d'enfants perdus et simples curieux affluèrent dans l'antique cité impériale, sans qu'aucun d'eux, en fin de compte, n'apportât la clé de l'énigme.

En attendant, Gaspard s'adaptait à un monde qu'il avait si longtemps ignoré. Outre la lecture et l'écriture, il apprenait la calligraphie, le dessin, la musique, l'équitation. Il s'accoutumait à la viande et aux aliments chauds, bien que ceux-ci provoquassent en lui une soif inextinguible. Les forces lui revenaient, au point qu'il grandit de deux pouces en quelques semaines.

Toutefois, sa première vie lui laissait d'ineffaçables empreintes, entre autres une extrême délicatesse d'odorat : il ne pouvait supporter le parfum d'une rose ; l'odeur des cimetières le faisait presque s'évanouir. Le toucher des métaux le glaçait, de sorte qu'il ne pouvait manger qu'avec une cuiller en bois.

L'enfant trouvé s'acheminait vers une existence paisible, quand il fut l'objet d'un extraordinaire attentat. Daumer s'étant absenté, un après-midi, en le laissant seul à la maison, le découvrit au retour étendu sur le sol, ensanglanté. Grâce à des soins immédiats, on put le ranimer. Il avait été assailli par un homme masqué de noir, dont la stature lui rappelait celle du « Tu », et frappé d'un coup de couteau en plein front. Malgré les plus actives recherches, l'agresseur ne fut point retrouvé.

La commune retira son pupille à Daumer. Dès sa guérison, elle le confia, sous une étroite surveillance, au conseiller Biberach, puis, se ravisant, elle l'envoya, loin des dangers de la grande ville, à Ansbach, sous la garde de l'instituteur Meyer. Ce nouveau pédagogue employa l'adolescent à copier des actes de procédure au greffe du tribunal local.

La tentative de crime perpétrée sur Gaspard Hauser accrut encore l'attention sur son cas. Quels graves intérêts devaient-ils

(1) Voir DÉTECTIVE, n° 228.

être en jeu pour que le malheureux fût poursuivi par cette haine singulière ? Sans doute était-il le fruit d'amours clandestines entre personnes de haute lignée ? Peut-être dérangeait-il des combinaisons dynastiques ?

Les recherches s'intensifièrent. Un officier hongrois crut reconnaître en lui le fils d'un magnat illustre. Un noble anglais, lord Stanhope — dont le rôle est aujourd'hui tenu pour fort suspect et qui paraît avoir servi d'agent secret aux ravisseurs — l'entoura d'une étrange sollicitude.

Mais ce fut un magistrat allemand, le président Fehrenbach, qui apparut comme le plus perspicace des enquêteurs.

Grâce à une patience infinie, à de savants recoupements, Fehrenbach était arrivé, croyait-il, à dissiper les ténèbres de ce mystère. Par malheur il hésita des mois à rendre public son rapport, craignant que le scandale déchainé par ses révélations sur des têtes couronnées ne brisât sa carrière.

Atermoiement fatal ! Lorsqu'il annonça l'imminente publication de son dossier, il signa son arrêt de mort. Quelques jours plus tard, il mourait empoisonné.

\*\*\*

Comme si la disparition du meilleur protecteur de l'enfant trouvé n'eût pas suffi à écarter le péril, la même main mystérieuse allait frapper un autre coup, décisif celui-ci.

Un soir de 1833, à la sortie du Palais de Justice, un inconnu aborda Gaspard Hauser, en l'avertissant qu'il avait de graves divulgations à lui faire sur sa naissance, et lui donna rendez-vous dans le parc.

Le jeune homme accepta de se rendre à l'endroit indiqué, un bosquet touffu où se dresse le monument du poète Utz. Là, l'étranger lui demanda de promettre, par serment, le secret sur tout ce qu'il allait connaître. Gaspard jura. Lors, l'inconnu parla, puis lui tendit un portefeuille et une bourse de soie violette en disant : « Les documents sont là-dedans. Prenez-les ». Hauser avançait ses doigts fiévreux quand

l'autre laissa tomber les deux objets. Comme l'adolescent se baissait pour les ramasser, l'étranger lui enfonça un poignard en pleine poitrine et s'enfuit.

Pendant son sang en abondance, le blessé eut le courage de se traîner chez Meyer et de faire, d'une voix entrecoupée, le récit du drame.

Dans le délire de son agonie, il prononça quelques paroles sybillines :

— Quand il y a plusieurs chats, la mort de la souris est certaine... Une dame, une grande dame !... Que Dieu ait pitié d'elle !... Seigneur, faut-il donc que je meure si misérablement ?...

Sans en livrer davantage, il expira.

La bourse de soie fut retrouvée, vide, dans le parc, ainsi qu'un billet au crayon dont les caractères, tracés à rebours, ne pouvaient se lire que dans un miroir. Ces simples mots y étaient inscrits : « Hauser vous donnera mon signalement et vous dira qui je suis. D'ailleurs, pour lui épargner de

La grande-duchesse de Bade, née Stéphanie de Beauharnais (ci-dessous).



La commune confia son jeune pupille à l'instituteur Meyer (ci-dessus).

sûreté, l'assassinat du pseudo Gaspard Hauser.

On a retrouvé, d'ailleurs, en Franconie, non loin d'Ansbach, dans un château appartenant à l'époque à la comtesse Hochberg, l'oubliette où, sous la surveillance du majordome Gaspard Müller, végéta durant seize ans le petit prince.

Une seconde version, plus romantique mais moins vraisemblable, donne à Gaspard Hauser une origine impériale. Nièce de Joséphine, Stéphanie de Beauharnais n'était pas pour Napoléon I<sup>er</sup> qu'une fille adoptive. Le Corse galant triompha, nul ne l'ignore, de la vertu de la grande-duchesse, comme de celles de beaucoup d'autres. De là à conclure que la victime d'Ansbach était le frère adultérin du duc de Reichstadt, il n'y a qu'un pas...

\*\*\*

Mais n'est-ce point trop s'avancer que de vouloir à toute force élucider, à cent ans de distance, un mystère qui découragea les chercheurs du moment ? Ce que l'on sait de plus certain sur Gaspard Hauser tient, après tout, en quatre mots latins gravés sur une pierre commémorative, dans le bosquet où fut perpétré le crime :

*Hic occultus occulto occisus.* (Ici l'inconnu fut tué par un inconnu.)

Henry BÉNAZET.

# L'ENIGME DE

# GASPARD HAUSER



Gaspard Hauser était devenu un adolescent à l'esprit vif et curieux.

la peine, j'indique que j'arrive de la frontière bavaroise. Je vous dirai aussi le nom : M. L. O. »

Ce billet bizarre ne signifiait pas grand-chose. Pour arrêter l'assassin, la police suivit d'innombrables pistes, stimulée, semblait-il, par l'appât d'une énorme récompense, 10.000 florins, promise par le roi de Bavière. Pourtant, elle n'aboutit pas, comme si une sorte de mot d'ordre magique eût entravé ses recherches. Quelques années plus tard, le dossier de l'affaire disparaissait mystérieusement des archives...

\*\*\*

A présent que l'ombre d'un siècle, presque jour pour jour, s'étend sur ce tragique épilogue, il semble permis d'exposer quelle est, aux yeux de beaucoup d'érudits, la véritable origine de Gaspard Hauser.

Le vagabond de Nuremberg n'était autre que le fils légitime du grand-duc de Bade et de la grande duchesse, née Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon I<sup>er</sup>. Appelé par sa naissance à régner sur le trône de Bade, il fut victime dès sa naissance des agissements de la comtesse Hochberg, maîtresse du grand-duc, dont elle devait devenir, après la mort de Stéphanie, l'épousemorganatique. Pour assurer à son propre fils — un bâtard — la couronne grand-ducale, la perfide comtesse, de connivence avec le médecin de la Cour, fit enlever le bébé de son berceau en lui substituant le corps d'un nouveau-né mort et en persuadant Stéphanie que son enfant n'avait pas vécu. Remis à une brute de gardien, le pauvre héritier de Bade fut condamné à végéter dans un cachot souterrain, jusqu'au jour où, présumé devenu imbécille, il pourrait être sans inconvénients rendu à la liberté. Mais, quand la comtesse apprit que Fehrenbach avait percé la machination, elle fit empoisonner le magistrat en ordonnant, pour plus de



On éleva cette pierre commémorative dans le bosquet où fut perpétré le crime.

## UN NEZ PARFAIT

EST CHOSE FACILE  
A OBTENIR



Le modèle TRADOS n° 25, breveté en France, refait rapidement, confortablement, d'une façon permanente, sans douleur et à la maison, tous les nez disgraciés. C'est le seul dispositif breveté, sûr et garanti, qui vous donnera un nez parfait. Plus de 100.000 personnes satisfaites. Recommandé depuis des années par les médecins. 18 ans d'expérience dans la fabrication des redresseurs de nez.

Modèle 25 jr. pour enfants

Demandez une notice explicative, qui vous dira comment obtenir un nez parfait, ainsi que des attestations. M. TRILETY, spécialiste, Dépt. F 431. Rex House, 45, Hatton Garden, Londres E. C. 1.

## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 54.302 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 54.310 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 54.314 : Carrières administratives.

Broch. 54.321 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 54.325 : Emplois réservés.

Broch. 54.333 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 54.338 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 54.345 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 54.353 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme

Broch. 54.355 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 54.362 : Marine marchande.

Broch. 54.367 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 54.375 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 54.379 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 54.386 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 54.390 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 54.395 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

2.000 francs par mois rapidement, en suivant les cours par correspondance de l'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS, 32, rue Saint-Marc, Paris (2<sup>e</sup>). Renseignements gratuits.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sexes. p. lois Étab. T. SERTIS, Lyon.

**PAGEOL**  
Énergique antiseptique urinaire  
Blennorrhagie, Cystite  
Évite toutes complications  
Com<sup>on</sup> à l'Acad. de Médecine  
Châtelain, 2 bis, r. de Valenciennes, Paris. La b. 16 fr. F. 16.50

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?  
CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Terres, (17<sup>e</sup>). De 1 à 7 h. cour, 3<sup>e</sup> étage.

MARtha MARV VOYANTE : Trans. pensée. Fixe date 4<sup>e</sup> p. lect. d. sable et crist. 1 à 7 h. sauf L. 70, r. Pindarcourt (20<sup>e</sup>) 5<sup>e</sup> ét. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 f. 50.

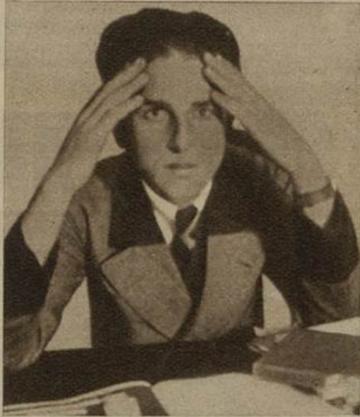
M<sup>me</sup> LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1<sup>er</sup> à gauche, PARIS (Etoile).

M<sup>o</sup> LAROCHE dévoile l'aven., réuss. en tout. Unique au monde ! 48, rue Daguerre (14<sup>e</sup>).

## Révélation du Secret de l'Influence Personnelle

Méthode simple que tout le monde peut employer pour développer les puissances de magnétisme personnel, mémoire, concentration et force de volonté, et pour corriger les habitudes indésirables, au moyen de la science merveilleuse de la suggestion. Livre de 80 pages qui décrit en détail cette méthode unique et étude psycho-analytique du caractère, envoyés GRATUITS à quiconque écrira immédiatement.

« La merveilleuse puissance de l'Influence Personnelle, du Magnétisme, de la Fascination, du Contrôle de l'Esprit, qu'on l'appelle comme on voudra, peut être sûrement acquise par le premier venu, quels que soient son peu d'attrait naturel et le peu de succès qu'il ait eu », dit M. Elmer E. Knowles, auteur du nouveau livre intitulé : « La Clef du Développement des Forces Intérieures. » Ce livre dévoile des faits aussi nombreux qu'étonnants concernant les pratiques des Yogis hindous et expose un système unique en son genre



M. Martin Goldhardt.

pour le développement du Magnétisme Personnel, des Puissances Hypnotiques et Télépathiques, de la Mémoire, de la Concentration, de la Force de Volonté et pour la correction d'habitudes indésirables, au moyen de la merveilleuse science de la Suggestion.

Monsieur Martin Goldhardt écrit : « Le succès que j'ai obtenu par l'étude du Système Knowles me porte à croire que cette méthode contribue plus que toute autre à l'avancement de l'individu ». Ce livre répandu gratuitement sur une vaste échelle est riche en reproductions photographiques démontrant comment ces forces invisibles sont utilisées dans le monde entier, et comment des milliers de gens ont développé certaines puissances, de la possession desquelles ils étaient loin de se douter. La distribution gratuite de 10.000 exemplaires a été confiée à une grande institution de Bruxelles et un exemplaire sera envoyé franco à quiconque en fera la demande.

Outre la distribution gratuite du livre, il sera également envoyé, à toute personne qui écrira immédiatement, une étude de son caractère. Cette étude, préparée par le Prof. Knowles, comptera de 400 à 500 mots. Si donc vous désirez un exemplaire du livre du Prof. Knowles et une étude de votre caractère, copiez simplement de votre propre écriture les lignes suivantes :

« Dans le but d'assurer le succès que j'envisage et d'être mieux armé pour affronter la vie, je voudrais recevoir avec votre brochure Une brève analyse de ma propre écriture. »

Ecrivez très lisiblement votre nom et votre adresse complète (en indiquant Monsieur, Madame ou Mademoiselle) et adressez la lettre à PSYCHOLOGY FOUNDATION, S. A., Distribution gratuite (Dept. 3161-P), rue de Londres, n° 18, Bruxelles, Belgique. Si vous voulez, vous pouvez joindre à votre lettre 3 francs français, en timbres de votre pays, pour payer les frais d'affranchissement, etc. Assurez-vous que votre lettre est suffisamment affranchie. L'affranchissement pour la Belgique est de fr. 1,50.

## ÊTES-VOUS NE sous une Mauvaise Etoile GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune et les amours. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes ; la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste p. les frais de rédaction. Professeur OX. Service 257 R. 1, Avenue Pilando, Asnières (Seine).



## LA SUDATION SCIENTIFIQUE

9, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE

MAISON FONDÉE EN 1929

PAR LE BAIN DE VAPEUR SURVAPORISÉ,  
A LA MAISON ET A LA CAMPAGNE

Les plus hautes et définitives références du corps médical.

Breveté dans le monde entier  
Exposition Coloniale  
Internationale Paris 1931  
Médaille d'Or

Le nouveau modèle B2 fonctionne indifféremment à l'alcool ou à l'électricité.

L'appareil est en service à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, à Paris.

Paris 1929 Section Hygiène  
2 Grands Prix. — 2 médailles d'or  
Belgique 1930 :

L'appareil électrique interchangeable à voltage universel, en plus : 50 francs.

Hors Concours, membre du jury

### Prévient, combat et guérit

Mauvaise circulation, obésité, constipation, dyspepsie, maladie de la peau, maladie du foie, goutte, grippe, influenza, lumbago, insomnie, intoxication, maux de gorge, névralgies, troubles nerveux, maux de reins, rhumatismes, acide urique, mauvaise assimilation des aliments, arthritisme, rides du visage, troubles de l'âge critique, douleurs.

Ce merveilleux appareil permet de prendre chez soi, sans tacher ni mouiller, sur sa descente de lit même, tout en respirant l'air de l'appartement, un bain de vapeur survaporisée, incomparablement plus efficace, plus rapide, plus commode, plus propre que le bain de vapeur ordinaire. Et chaque bain revient à 20 centimes ! Les parfums ou les médicaments à votre choix, que vous aurez mis dans les deux générateurs, portés par la survaporisation à plus de 400 degrés, sans bouillir et sans pression, sortent de l'appareil à l'état gazeux, sont respirés par la peau et sont instantanément entraînés dans la circulation, qui est elle-même miraculeusement activée par le bain.

C'EST UN MERVEILLEUX RÉGULATEUR DE TOUTES LES FONCTIONS ET DE TOUTS LES ORGANES DU CORPS HUMAIN.

Une vraie cure de rajeunissement.

Cet appareil provoque en quelques minutes LA PLUS AGRÉABLE ET LA PLUS ABONDANTE SUDATION que l'on puisse imaginer.

Le maniement de l'appareil est très simple : un enfant pourrait s'en servir. Aucune installation à faire. Se monte et se démonte en une minute. En voyage, il tient dans n'importe quelle valise. Pèse 1.900 grammes. Très solide, il est pratiquement inusable.

Méitez-vous des contrefaçons et imitations sans valeur. Deux contrefacteurs sont actuellement poursuivis par le Parquet de la Seine.

Les contrefaçons et les imitations dont nous sommes l'objet sont la meilleure preuve de l'exceptionnelle efficacité de notre appareil

### REMPLECE LA SALLE DE BAINS

Toutes les villes thermales chez vous. Tous les traitements par les tisanes.

Le Traitement dépuratif-iodo-sulfo-végétal. Le Traitement magnésien-reminéralisateur par la vapeur survaporisée. Préventif et curatif. Le plus puissant et le plus rationnel.

(Formules spécialement établies par le service médical de la « Sudation scientifique » pour chaque traitement et pour chaque station thermale.)

(Toutes ces formules sont fournies gratuitement.)

L'appareil B2 avec régulateur de survaporisation à 4 degrés : 150°, 225°, 300°, 400°, franco de port et d'emballage en caisse bois. 350 fr.

L'appareil T. R. pour bains TURCO-ROMAINS donnant à volonté : Bains d'air chaud SEC ; bains d'air chaud HUMIDE ; bains de vapeur ; bains mixtes ; inhalations. 235 fr.

BROCHURE ET TOUTS RENSEIGNEMENTS GRATIS FRANCO SOUS ENVELOPPE FERMÉE SUR DEMANDE.

(Ne pas joindre de timbre pour la réponse.)

Chèque, mandat ou remboursement. — Téléphone : Direction : Taitbout 55-99. Commandes et renseignements : Provence 77-30, 77-31, 77-32.

## SUDATION SCIENTIFIQUE

9, Faubourg Poissonnière, PARIS (entrée dans la cour) près du journal Le Matin

CHEQUE POSTAL PARIS 1074-74

Nos 30 brevets d'invention sont exposés dans nos bureaux. — Tous nos appareils sont livrés avec un nouveau peignoir breveté insalissable, cylindre protecteur en matière isolante et ignifuge et inhalateur breveté.

Pour éclairer les dessous de l'Affaire Falcou, quelques romans de mœurs rouennaises



RENÉ TRINTZIUS

Le Septième Jour

LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

Le Royaume de ce Monde

RENÉ BLECH

Les Rats

IL FAUT LIRE AUSSI

ROUEN, par André Maurois - VILLES, par Pierre Mac Orlan

« Les Chefs-d'Œuvre du Roman d'Aventures »



à 6 fr.

Ernest Souza : Le Rhum bleu  
Edgar Wallace : Le Capitaine des Ames  
K. T. Knoblock : Le Démon des Delaronde

FREEMAN WILLS CROFTS :  
LE DERNIER VOYAGE DE SIR MAGILL

## GRAND CONCOURS

2000 PHONOS ou T. S. F. DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rebus ci-dessous et se conformant à nos conditions



Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'état français universellement connu.

Réponse

Envoyez votre réponse en découpant ci-contre une annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

E<sup>m</sup> EMYPHONE (Serv. Concours 214) 17, rue Sedaine, Paris XI<sup>e</sup>

# DÉTECTIVE

## Une "fille" du monde



**La meurtrière du préfet Causeret, celle qu'on appelait "Nini" au début de sa carrière de courtisane, connut la vie radieuse en des demeures seigneuriales cernées de pelouses et de parcs.**

(Lire, pages 8 et 9, la vie prodigieuse de Germaine d'Anglemont, par Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE | Les parricides du Nord, par Luc Dornain. — Les irrégulières, par J. Guyon-Cesbron. — La démente, par Marcel Barbotte. —  
DE CE NUMÉRO | Au bord du gouffre, par Jacques Sarrat. — Le cadavre nu, par Pierre Rocher. — L'énigme de Gaspard Hauser, par Henry Bénazet.